Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol —► (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6





SAINT-ANTOINE

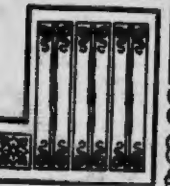
DE

NEW BEDFORD, MASS.



6482

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1913



Par le Père Louis Lalande s.j.

SAINT-ANTOINE
de New Bedford, Mass.



L'ÉGLISE SAINT-ANTOINE

NOTICE HISTORIQUE

SAINT-ANTOINE

DE

NEW BEDFORD, MASS.



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1913

BX
1418
.Q49 L34

Au Lecteur

Pendant que la foi vacille ou s'éteint chez les vieilles nations d'Europe, autrefois si chrétiennes, elle se rallume dans notre pays et continue d'éclairer la race française et les autres groupes catholiques du nord de l'Amérique.

La paroisse franco-américaine dont nous publions la notice historique, est un bel exemple de cette conservation de la foi et de ses œuvres parmi nous.

Saint-Antoine de New Bedford n'a qu'une bien courte existence: dix-sept années à peine. Déjà, grâce à la puissance de son patron titulaire, grâce aussi à la foi inébranlable de ses ouailles, cette paroisse, exclusivement française, a pris rang parmi les plus belles et les plus florissantes de ce pays.

Nous offrons en hommage au curé de Saint-Antoine et à ses paroissiens le récit des évènements qui accompagnèrent la formation, ou qui marquèrent le développement de cette cellule

religieuse franco-américaine. Ils y trouveront des souvenirs dont ils doivent être fiers, le compte-rendu de fêtes dont ils ont été les généreux organisateurs. Nous avons cru qu'il était bon d'en garder la mémoire et d'en proposer les œuvres comme modèles à tous ceux qui daigneront lire cette courte notice.

New Bedford

Cette ville est située au sud-est du Massachusetts, au bord de la mer, à l'embouchure de la rivière Acushnet. C'est un port de mer d'une importance considérable. Sa population était de 96,000 âmes lors du dernier recensement. Elle s'élève aujourd'hui à plus de 105,000.

Bartholomew Gosnold y aborda en 1602. Il y fut reçu cordialement par un groupe d'Indiens, fit avec eux la traite des pelleteries et retourna en Angleterre, son navire chargé de fourrures.

Vingt ans après l'arrivée du Mayflower, à Plymouth, la petite colonie puritaine décida de faire l'acquisition du territoire où s'élève actuellement New Bedford. Elle n'y réussit que plus tard, en 1653.

Wamsamquin, un chef indien, et son fils Wamsutta reçurent «trente verges de drap, «huit peaux d'élan, quinze haches, quinze poneys, «quinze culottes, deux bouilloires, deux man-«teaux, huit paires de bas...» et donnèrent en

échange, au nom de leur tribut, les territoires qui renferment maintenant New Bedford, Fairhaven, Acushnet, Dartmouth et Westport.

New Bedford, tout d'abord compris dans le «town» de Dartmouth, eut beaucoup à souffrir durant la guerre qui sévit au commencement du dix-huitième siècle, entre les colons anglais et les Indiens.

Cette guerre, dite «King Philipp's War», ne laissa que des ruines là où s'élevaient les premières habitations de la ville.

Ce n'est qu'en 1760, qu'un nombre considérable d'ouvriers vinrent s'y établir et que commença le mouvement industriel.

Cinq ans après, les premiers baleiniers sortaient du port et inauguraient ces longs voyages dans les mers du Nord, qui devaient plus tard devenir la source de la richesse et de la prospérité de la ville.

Vers cette époque, la partie de Dartmouth, où est maintenant bâtie New Bedford, reçut un nom nouveau. On l'appela d'abord Acushnet, puis Bedford,—en l'honneur du duc de Bedford.

Une ère de prospérité ne tarda pas à s'ouvrir

pour la ville naissante; la population s'accrut et la flotte des baleiniers multiplia ses vaisseaux. Malheureusement la guerre de l'Indépendance faillit tout ruiner.

En 1778, quatre mille hommes, ayant à leur tête le major-général anglais Grey, débarquèrent sur les côtes de Dartmouth, devenues le repaire de nombreux corsaires américains. De sanglantes batailles eurent lieu. Les soldats anglais y détruisirent des propriétés pour une valeur de 96,980 livres et mirent à mort plusieurs citoyens.

Après la guerre, la ville se releva rapidement de ses ruines. En 1787, elle fut détachée de la municipalité de Dartmouth et s'appela New Bedford. Elle n'a cessé, depuis cette époque, de s'accroître et de prospérer.

Sa population était de 3,313 en 1790; elle s'élevait à 12,087 en 1840, à 33,393 en 1885, à 80,000 en 1900, et à 105,800 en 1912.

La valeur des propriétés qui était, en 1860, de $9,157,200 et de $18,023,700 en 1888, se montait, le 1er avril 1911, à $108,838,206.

New Bedford jouit actuellement d'une prospérité dont on ne trouve guère d'exemples,

même aux États-Unis. Elle occupera bientôt le premier rang parmi les villes américaines, où fleurit l'industrie du coton, de la soie et des crépons.

Dans la seule année 1909, la valeur des établissements industriels, s'est accrue de $10,-000,000.

ntôt
, où
cré-

éta-
10,-



ENDROIT OÙ PENDANT LES SIX PREMIERS MOIS EURENT LIEU LES OFFICES RELIGIEUX

Fondation de la paroisse Saint-Antoine

La paroisse Saint-Antoine de New Bedford fut canoniquement érigée en septembre 1895. L'abbé Hormisdas Deslauriers en prit la direction le premier dimanche d'octobre suivant. Il arrivait du Précieux-Sang, de Woonsocket, où il était vicaire depuis sept ans.

Les trois cents familles qui composaient la nouvelle paroisse, avaient jusque-là appartenu au Sacré-Cœur de New Bedford.

Le *North End*, comme on désigne la partie de la ville où est situé Saint-Antoine, n'était pas alors le quartier populeux, commercial, bruyant d'activité, qu'on admire aujourd'hui. C'était une succession de rues sans habitations, à peine tracées, séparées les unes des autres par des terrains vacants, où les broussailles poussaient en pleine liberté. Seulement, on voyait déjà s'allonger, chaque année, même chaque mois, les murs des manufactures autour desquelles viendraient bientôt se grouper deux mille familles canadiennes-françaises.

Le nouveau curé, se mit immédiatement à l'œuvre avec l'énergie merveilleuse qui distingue son caractère.

«Sans perdre de temps, nous nous sommes mis à l'œuvre, » disait-il plus tard, «ayant loué au prix de vingt-cinq dollars par mois une petite salle, espèce de masure, ou la pluie pénétrait par vingt endroits. Le révérend P. Gaboury, oncle de monsieur le Curé du Sacré-Cœur, chantait la première grand'messe, le 5 octobre 1895. Quelques semaines plus tard, après des difficultés de toutes sortes, nous achetions la moitié du terrain que nous occupons aujourd'hui. C'était un joli bocage, entouré de rues encore à l'état primitif. Nos voisins étaient éloignés, les Canadiens étaient clair-semés. Le gros de la population franco-américaine était alors aux environs de la rue Coggeshall. »

La nouvelle paroisse reçut le nom du grand thaumaturge de Padoue: saint Antoine.

Le choix du titulaire était vraiment heureux. A cette époque, il venait tout juste de se produire un réveil de la dévotion envers ce grand saint. Le monde étonné assistait au spectacle

du prodigieux développement de «l'œuvre du pain,» qui avait eu une origine bien modeste dans l'arrière boutique d'un artisan de Marseille, quelques années auparavant.

L'abbé Deslauriers, qui avait déjà sans doute mis à l'épreuve la puissance miséricordieuse de l'illustre enfant de saint François, se dit qu'il ne saurait placer en meilleures mains les destinées de la nouvelle paroisse. L'expérience montra bientôt qu'il avait raison.

***

Rien de plus important pour les nôtres, aux États-Unis, que la fondation d'une paroisse. Sans paroisse nationale, le canadien, qui a grandi dans son pays à l'ombre du clocher, ne s'y reconnaît plus. Il est désorienté. Si la réflexion, les exercices de piété, la prédication française, les lumières d'en haut, ne viennent lui indiquer le sentier du devoir, il s'égare vite au milieu de ces populations américaines en grande partie matérialistes ou indifférentes. Sa foi languissante, ranimée à de trop rares intervalles par la prière et les sacrements, s'endort ou s'éteint tout à fait.

Il n'est pas de moyen plus efficace de combattre l'irréligion et l'indifférence que de grouper les fidèles autour de l'église, par l'organisation paroissiale. Cela est vrai, sans doute, dans tous les pays; mais plus encore aux États-Unis. Ce sont avant tout leurs paroisses qui ont conservé au catholicisme les Franco-américains.

Saint-Antoine comprenait, à son origine, trois cents familles;—une population totale d'à peu près 1,500 âmes.

com-
grou-
gani-
oute,
tats-
i ont
ains.
gine,
otale



PRESBYTÈRE, CHAPELLE, COUVENT ET TERRAIN OÙ L'ÉGLISE EST BÂTIE

La Chapelle, l'École et le Presbytère

La paroisse catholique américaine ne peut aller sans l'école. L'une est à l'autre ce que la filature est aux champs où l'on cultive le coton, ce que l'aciérie est à la mine d'où l'on tire le minerai. Fermez l'école paroissiale, il faudra, tôt ou tard, fermer l'église.

L'abbé Deslauriers comprit, dès le début, qu'il lui fallait simultanément pourvoir au culte divin et à l'éducation chrétienne de l'enfance. C'est pourquoi il fit construire, rue Nye, non loin de l'avenue Acushnet, un édifice à deux étages de 116 pieds par 60, pouvant servir à la fois de chapelle et d'école.

La bénédiction du nouvel édifice eut lieu le 8 mars 1896. Le saint sacrifice de la messe y fut célébré par le R. M. Charles Dauray, de Woonsocket, assisté du R. M. Jules Graton, comme diacre, et du R. M. Tremblay, comme sous-diacre. Mgr Harkins était présent à la cérémonie, et il bénit lui-même la chapelle. Le sermon de

circonstance fut prononcé par M. Brosseau, vicaire de la paroisse. Le même soir, l'orgue—don de Mme Flynn,—fut inauguré par un grand concert, sous la direction de M. Beauchemin.

Cette cérémonie de la bénédiction de leur première église fut, pour les paroissiens de Saint-Antoine, une époque mémorable. Non pas que le nouveau temple fut un monument d'architecture; mais c'était beaucoup, pour cette bonne population, d'avoir sous le même toit une vaste salle pour le culte sacré, et six grandes classes où les enfants allaient bientôt apprendre, avec la langue française, les notions du catéchisme.

Il faisait bon, disent les journaux de l'époque, voir ces braves gens, au visage épanoui par la joie, manifester leur contentement, tantôt par leur piété à l'église, tantôt par leurs applaudissements aux discours qu'ils étaient venus entendre, et surtout par leur générosité.

Ils avaient droit, certes, d'être fiers! et leur curé, d'être fier d'eux! Dès le début, ils fermaient la bouche à tous les sceptiques qui ne voulaient pas croire au succès de la fondation nouvelle et ne se gênaient pas pour le dire.

Treize mille dollars,—un peu plus de $40 par famille,—avaient déjà été versés par ces pieux prodigues dans la caisse paroissiale. Il n'en fallait pas davantage pour prouver la viabilité de cette œuvre nationale et catholique.

De 1896 à 1902

Les premières années de la paroisse virent s'accroître rapidement la population canadienne dans la partie nord de New Bedford. Peu d'événements importants durant cette période de formation. Il s'agissait surtout d'organiser les éléments épars de la nouvelle paroisse, de donner à ce groupe franco-américain une forte impulsion, en disciplinant ses énergies et en concentrant les volontés vers un double but : le progrès matériel et le progrès religieux.

L'abbé Deslauriers, sous la protection du grand thaumaturge, patron de sa paroisse, ne faillit pas à la tâche.

Toujours sur la brèche, avec une activité inlassable, il ne cessa de stimuler le zèle de ses généreux paroissiens.

Le cahier où sont consignés les recettes et les dépenses des huit premières années de la paroisse Saint-Antoine, atteste un travail et une persévérance étonnants. Les collectes, les soirées

récréatives, les concours se succèdent avec une parfaite régularité, à des intervalles rapprochés.

Les recettes annuelles, après avoir subi une dépression pendant la grève de 1898, montent graduellement comme on peut s'en convaincre par le tableau suivant :

Recettes de	1896	$21,200.57
" "	1897	16,772.82
" "	1898	12,309.44
" "	1899	18,457.79
" "	1900	21,230.28
" "	1901	22,017.45
" "	1902	33,136.47

La dernière année surtout prouve que la jeune *congrégation* de Saint-Antoine est devenue une grande paroisse. La population qui n'était en 1895 que de 1,500 âmes s'est accrue considérablement pendant les huit dernières années, et en 1902 elle atteignait le chiffre de 5,000.

***

Le presbytère actuel fut construit en 1895, à l'angle de la rue Nye et de l'avenue Acushnet. C'est une maison en briques de belle apparence, spacieuse, bien aménagée, mais sans luxe.

Un évènement, qui eut un certain retentissement et nous fait saisir sur le vif le caractère un peu original des catholiques américains, vint marquer la fin de l'année 1902.

Un concours fut organisé, sous le haut patronage de Mgr Harkins, entre trois paroisses de New Bedford : Saint-Laurent, l'une des plus riches paroisses irlandaises du diocèse; Notre-Dame-du-Mont-Carmel, paroisse portugaise; et la paroisse française de Saint-Antoine.

Un riche calice, donné par Sa Grandeur l'évêque de Providence, devait être le prix de cette lutte d'un nouveau genre; la paroisse, qui aurait recueilli la plus grosse somme de souscriptions devait le recevoir.

Pendant trois semaines ce fut une bataille de générosité dans toute la ville de New Bedford. Les belligérants ne ménagèrent ni leurs coups, ni leurs courses, ni leurs dollars. Les trois grandes nationalités catholiques de la cité, stimulées par leurs curés, et aussi par l'antagonisme naturel des races, remuèrent ciel et terre pour grossir leurs fonds.

Au dernier moment, les trois *congrégations*,

réunies dans leur église respective, furent invitées à faire un suprême effort. Pendant une demi-heure les Irlandais, les Portugais, les Canadiens firent pleuvoir les pièces de monnaie et les billets de banque dans les escarcelles des concurrents. Puis vint le moment solennel: le compte-rendu des solliciteurs, l'addition des sommes de l'argent devant les représentants spéciaux désignés pour chaque paroisse, la comparaison, les surprises, les déceptions, puis les messages annonçant aux trois curés le résultat final.

Les paroissiens de Saint-Antoine saluèrent par des applaudissements frénétiques le compte-rendu suivant:

Somme recueillie à N.-D.-du-M.-C. . .	$3,088.95
" " " Saint-Laurent . . .	4,615.70
" " " Saint-Antoine . . .	5,023.22

L'Église Saint-Antoine

Au commencement de 1902, huit ans après sa fondation, la paroisse Saint-Antoine possédait des propriétés évaluées à $150,000 et avait en caisse la jolie somme de $11,000. La population s'était accrue considérablement, les six classes de la chapelle-école étaient devenues trop étroites, ainsi que la chapelle elle-même. Il fallut songer sérieusement à la construction d'une église.

M. Joseph Venne, architecte de Montréal, fut chargé de préparer les plans du temple projeté. Quelques mois plus tard, la construction en était confiée à M. Houlihan, entrepreneur de Providence. D'après les termes du contrat, l'église devait être terminée en 1906 et devait coûter $166,000.

«Le magnifique temple,» dit un journal de l'époque, «dont les fondations sont déjà creusées «et qui va s'élever vers le ciel, le printemps pro-«chain, aura une longueur de 241 pieds. La



LES DÉBRIS, APRÈS L'ACCIDENT DU 5 OCTOBRE 1904

le
tr
19
s'é
un
Sta
en
bén
Pri
mé
roti
un s
suiv
thol
la p
frère
Chris
à Jés
de ce

«clocher s'élèvera à une hauteur de 256 pieds et les clochetons qui l'encadreront, monteront à «130 pieds au-dessus du sol. L'église sera cons«truite en pierre rouge de Springfield.» Les travaux commencèrent au printemps de l'année 1903, et tout alla bien au début. Les murs s'élevèrent rapidement. Au mois de juin 1904, une imposante cérémonie, présidée par Mgr Stang, premier évêque de Fall River, avait lieu, en présence d'une foule immense. Sa Grandeur bénit la pierre angulaire de la nouvelle église. Près de trois mille fidèles prirent part à cette mémorable démonstration.

Après les cérémonies liturgiques, le P. Perrotin, de l'ordre de saint Dominique, prononça un superbe discours, dont nous citons les paroles suivantes:

«Eh quoi, vous me demandez si l'Église catholique est indestructible? Mais nous en avons la preuve évidente. Que sommes-nous mes frères? Les pierres vivantes de l'Église de Jésus-Christ. L'Église étant la société des âmes unies à Jésus-Christ par la grâce, celui qui est privée de cet élément divin est une pierre séparée de

l'édifice. Celui qui le possède fait partie de ce monument éternel. Essayez donc, ô impies, d'ébranler ce monument! Fermez les sanctuaires, renversez les basiliques et les cathédrales, supprimez l'enseignement religieux, décrochez les crucifix des prétoires, rappelez du Vatican vos ambassadeurs, préparez à grands cris les funérailles de l'Église; quant à elle, elle se rit de vos vains efforts! Les pierres vivantes qui la composent sont inséparables, elles ont été cimentées avec le sang du Christ. Et quand même vous réussiriez à les séparer pour un moment, les pierres de cet édifice spirituel, un jour, elles se redresseront, elles se relèveront ces pierres foulées aux pieds, elles se réveilleront ces pierres que vous croyiez avoir pulvérisées, elles se rejoindront ces pierres exilées, elles se retrouveront pour former là-haut l'Église qui ne meurt pas. »

Cependant l'heure des épreuves allait sonner. Aux entreprises humaines, eûssent-elles un but essentiellement divin, il faut le baptême de la douleur. Ce baptême, le curé, les paroissiens et le temple lui-même, l'ont reçu. Le triomphe d'aujourd'hui est plus complet, pré-

isément parce que la douleur a été plus grande.

Pendant que s'élevaient les murs et les piliers, n craignait, chaque jour davantage, que la soliité de la construction ne fut suffisante. Mais a réputation dont jouissait l'entrepreneur Houihan dissipait les doutes, calmait les inquiétudes.

Le 5 octobre 1904,—jour de deuil pour la aroisse Saint-Antoine,—une partie des murs 'écroula, tuant deux ouvriers et en blessant inq autres.

Le curé de Saint-Antoine et ses paroissiens, i heureux jusque-là, commencèrent à goûter, ce our-là, les amertumes de l'adversité.

Rien, dit-on, ne réussit comme le succès. On eut également dire: personne n'est blâmé, malraité, comme les victimes, même les plus héroïues, de l'insuccès. Devant le public malveillant lles ont toujours tort.

Après ce désastre, la condition de la paroisse et u curé étaient des plus précaires. Quatre-vingt eize mille six cent trente-huit piastres avaient té payées à l'entrepreneur Houlihan, et voici u'il refusait de continuer les travaux. Il avait éjà touché tout l'argent qui lui était dû.

Là où quelques jours auparavant la nouvelle église se dressait si fièrement, attendant sa toiture et ses clochers, il n'y avait plus que des ruines.

Il fallait déblayer, démolir, affermir les fondations, dépenser des sommes énormes, avec, en plus, la perspective d'un procès ruineux. Il faut le dire, à l'honneur des paroissiens de Saint-Antoine, nul ne faiblit un seul instant. Les offrandes généreuses continuèrent à affluer, et quand, sur des conseils plus sincères que sages, on proposa de modifier les plans, et de reprendre la construction sur un pied plus modeste, la paroisse fut unanime à seconder son curé qui voulait, sans devier d'une ligne, mener à terme l'entreprise commencée.

Au printemps de 1905, les travaux furent repris sous l'habile direction de M. de LaDurentaye, et sous la surveillance de l'architecte Destremps. Tout l'extérieur fut terminé sans autre contrat avec aucun entrepreneur:— à la journée.

Pendant de longues semaines, il fallut solidifier, puis reconstruire. La science et l'énergie

purent enfin réparer les erreurs commises. La «clairevoie», appuyée sur d'énormes poutres d'acier, lesquelles reposaient sur des pilliers de même métal, reprit sa place; la toiture d'ardoises vint recouvrir l'édifice et les clochers commencèrent à émerger du sol.

Au premier de l'an 1906, une grande croix de bronze doré—19 pieds de hauteur,—ayant à sa base le nom de presque tous les paroissiens de Saint-Antoine, s'éleva triomphalement dans les airs et fut posée au sommet du grand clocher.

L'extérieur de l'église était donc à peu près terminé. Il n'y avait plus qu'à se reposer, refaire un peu les finances, et surtout se défendre contre les poursuites judiciaires intentées par l'entrepreneur Houlihan.

Le Procès Houlihan

C'est un devoir, croyons-nous, d'intercaler dans cette courte notice, l'histoire d'un procès qui, par sa durée et son importance, a tenu en vedette, pendant des années, la paroisse Saint-Antoine.

D'ordinaire, un entrepreneur ne réclame la totalité de sa créance pour un édifice qu'il s'est engagé à construire, que si, tout d'abord, l'édifice en construction se tient debout. Il semble aussi conforme à l'usage et au bon sens, même pour un constructeur, ou un entrepreneur, de ne pas exiger le prix d'un travail qu'il refuse d'accomplir. Ce n'est pas ainsi que l'entendait M. Houlihan. Un an après la catastrophe, il poursuivit la paroisse de Saint-Antoine, devant la Cour supérieure de Boston, en recouvrement d'une somme de $75,000. Le contrat, disait-il, lui garantissait une somme de $166,000, pour l'entreprise entière; il n'avait reçu qu'une partie de cette somme pour son ouvrage; il exigeait

le reste pour l'ouvrage qu'il n'avait pas fait. La paroisse se mit en frais de se défendre.

Tout d'abord, pour bien comprendre la question, il faut dire que d'après le plan original de Venne, les trois clochers et la *claire-voie* de l'église devaient être en bois et couverts en ardoises. Avant de signer le contrat, M. Houlihan dit au curé Deslauriers: «J'aimerais autant «faire ces clochers en pierre sans charger un sou «d'extra. Le bois coûte si cher et la pierre si bon «marché, que je ne fais aucune différence entre «les deux.» Pas besoin de dire que le Curé préfèra la pierre.

Quelques semaines après la signature du contrat, Houlihan et plusieurs autres dirent à M. le Curé:—«Vous bâtissez une église avec un «clocher en pierre de 256 pieds de hauteur, deux «clochetons tout en pierre, l'arrière de l'abside «aussi toute en pierre, et vous allez laisser cons- «truire la claire-voie en bois et en ardoise? C'est «un non-sens;—complétez donc le monument «en faisant une claire-voie en pierre!»

—«Je ne demande pas mieux, répondit le «curé; mais pour tout au monde, je ne voudrais

«pas mettre la paroisse dans l'embarras. Tout de même, que M. Venne fasse un plan pour ce «changement et que M. Houlihan me soumette «un prix.»

Quelques semaines plus tard, M. Houlihan s'offrait à exécuter les changements projetés pour $36,000. —«Il m'est impossible, dit le Curé, de contracter cette nouvelle obligation.

—Je puis faire cette même claire-voie en «pierre et en acier, reprit Houlihan, mais en «faisant quelques modifications, pour un prix «bien moins élevé.» —«Entendez-vous avec mon architecte, répondit le Curé».

Quelques semaines s'étaient écoulées, quand Houlihan se présenta chez M. Deslauriers, avec une soumission conçue dans ces termes: «Je «m'engage à faire la claire-voie en pierre et en «acier d'après les plans et les spécifications de «Jos. Vènne de Montréal, pour la somme de «$28,000.»

M. le Curé accepta ces conditions et signa le contrat.

Le jour de l'accident, lorsque cette claire-voie s'effondra, le Curé, désolé, atterré, se de-

mandait comment il se faisait que M. Venne eût fait pareil plan et pareilles spécifications? Il avait entière confiance en lui, et l'on va voir qu'il n'avait pas tort. Appelé par dépêche télégraphique, Venne arriva aussitôt. — Jamais, dit-il, au Curé je n'ai fait d'autre plan pour cette claire-voie, que celui pour lequel M. Houlihan avait demandé $36,000. Le second plan avait été fait par l'entrepreneur lui-même, sans spécifications de M. Venne.

N'est-il pas évident que M. Deslauriers avait été induit en erreur?

Quoiqu'il en soit, après l'accident, Mgr Stang et son grand-vicaire, le P. Smythe, choisirent eux-mêmes quatre architectes pour faire une enquête sur la cause de l'accident. Ces architectes de New York, Brooklyn, Boston, Fall River disaient en résumé, dans leur rapport,—qui a coûté la bagatelle de $600:—«L'ouvrage a été mal fait et les matériaux employés étaient de qualité inférieure.» Le rapport était donc un blâme et une condamnation de Houlihan.

Entre temps, M. le Curé demandait l'opinion d'avocats célèbres de New Bedford, Taun-

ton, Boston et Lawrence. Tous, dans leur consultation écrite, disaient que l'entrepreneur seul était responsable des dommages.

En dépit de l'autorité de ces hommes compétents et désintéressés, on essaya par tous les moyens à dégager la responsabilité de Houlihan. Certaines gens conseillaient même de l'indemniser pour qu'il reprit l'ouvrage tombé et déjà payé. D'autres auraient préféré démolir ce qui restait encore debout et reconstruire sur un plan plus modeste,—mais pas un plan de Venne. La prudence, la crainte d'un procès ruineux, la confiance des paroissiens ébranlée par certains esprits chagrins, tout cela était autant de raisons de modifier les plans de l'église.

On eut dit que cette église était un cauchemar pour quelques uns, et qu'ils jouissaient de l'occasion de la faire disparaître. Mais le curé Deslauriers ne pensait pas comme eux. Fort de son droit, soutenu par ses paroissiens, il voulait s'en tenir à son contrat et n'en pas dévier d'un iota. Il parvint à se faire autoriser par ses syndics à forcer Houlihan à remplir ses obligations, c'est-à-dire à refaire les murs tombés et à termi-

ner l'église. Houlihan refusa. La paroisse le mit alors de côté. Houlihan riposta, en prenant une action en dommage contre la *Corporation* de Saint-Antoine, pour rupture de contrat. Houlihan avait été payé pour tout l'ouvrage qu'il avait fait et qui n'était pas resté debout, et il réclamait une balance de $75,000.

La *Corporation* n'avait qu'à se défendre. Elle prit comme avocats M. J.-T. Kenney, de New Bedford, et M. James-E. Cotter, de Boston. Ce procès contre une *Corporation* catholique est certainement un des plus célèbres des annales judiciaires des États-Unis. Il a duré six ans. La cause était intentée devant la Cour supérieure de Boston. La preuve à faire devant être très longue, les avocats consentirent, avec l'approbation du juge, à faire leur plaidoyer devant M. C.-H. Cooper, autrefois avocat, mais alors et encore aujourd'hui simple greffier de cour. L'audition des témoins et des experts dura cinquante-deux jours. La preuve terminée, l'avocat Cotter dit au curé Deslauriers :—«Il y a trente-cinq ans que je pratique le droit à Boston, et je n'ai jamais eu une cause aussi claire,

aussi forte que la vôtre. Je ne vois pas un *iota* en leur faveur. » Or, imaginez que dans son jugement, M. Cooper ne trouve pas, lui, un *i* en faveur de la Corporation. M. Cotter, étonné, présente aussitôt cent cinquante objections aux affirmations de Cooper. A ces objections, celui-ci refusa de répondre.

En présence de cette attitude, l'avocat de la défense, présenta ce qu'on appelle en droit américain une «exception», afin que le rapport de l'auditeur fut l'objet d'une enquête devant un juge avant d'être soumis au jury, lequel devait rendre un verdict définitif sur les preuves réunies.

Quelques jours plus tard, le juge Lowell, siégeant à Boston, donnait gain de cause à l'avocat de Saint-Antoine, et Houlihan, qui avait déjà chanté victoire dans certains journaux à sa dévotiòn en était pour ses frais. La cause était enfin soumise au jury, au mois d'avril 1909, après de longues semaines d'attente angoissante.

Voici en quels termes, sous le titre: *Victoire de Saint-Antoine*, un journal de New Bedford raconta le résultat définitif de cette cause célèbre:

«Aujourd'hui, la question est tranchée, l'affaire terminée, et le procès jugé sans appel.

«Après des débats qui ont duré quatre se-«maines, le jury a décidé que les prétentions de «Houlihan n'étaient nullement fondées, c'est-à-«dire qu'il n'avait nullement droit aux $75,000 «qu'il réclamait; mais que la paroisse Saint-An-«toine doit payer au susdit entrepreneur une «somme de $4,000 pour les matériaux qui appar-«tenaient à Houlihan, et dont elle s'était em-«parée. Les frais du procès reviennent respec-«tivement aux deux parties en cause.

«En résumé, c'est une victoire brillante pour «Saint-Antoine et la journée d'hier vaut au «moins $40,000 aux paroissiens.

«Tous les oiseaux de mauvais augure, qui «ont tant croassé au sujet de cette affaire, «en sont quittes pour baisser aujourd'hui la «tête. C'est l'avocat Aza French qui condui-«sait la cause devant le jury. Sa plaidoirie a «été splendide. Pendant deux heures et demie, «le célèbre procureur des États-Unis a tenu le «jury sous la puissance de sa parole convain-«cue et convaincante. Les attaques contre

«Houlihan ont été particulièrement vives.

«Il est compris et entendu que la décision est «finale et sans appel. Monsieur le Curé et ses «paroissiens peuvent donc se réjouir. Dès hier «soir, Sa Grandeur Mgr Feehan, évêque de Fall «River, informé du résultat du procès, envoyait «ses plus chaudes félicitations au vaillant curé «de Saint-Antoine, qui est en même temps son «conseiller.»

Le triomphe était donc aussi complet qu'on pouvait le désirer. Il était dû, sans doute, à l'intervention du saint protecteur de l'église et de la paroisse. Mais quel merveilleux instrument saint Antoine n'avait-il pas trouvé dans le curé qui agissait sous sa protection! Quel beau geste de courage tenace avait accompli M. Deslauriers! Et combien étaient méritées les louanges que lui adressaient, le lendemain du jugement final, un journal protestant de langue anglaise.

Malgré l'heureuse issue de ce procès, il restait tout de même aux paroissiens de Saint-Antoine un lourd fardeau à porter. Aux États-Unis, la loi veut,—si stupide que cela paraisse,—que dans tout procès au civil, celui-là même qui a

gain de cause ait à payer ses avocats et les frais de la cause dans laquelle on l'a entraîné. C'est ainsi que la paroisse Saint-Antoine, pour défendre ses droits, fut obligée de dépenser $26,000. L'avocat James-E. Cotter, seul, pour sa part, exigea $10,000. Imaginez ce qui arrive quand c'est un pauvre diable, qu'on a poursuivi injustement! Ou encore, si vous le voulez, imaginez un millionnaire, ou une riche compagnie à qui il prend envie de se venger d'un adversaire, qui a le tort d'avoir droit: on le traîne en cour; il a gain de cause et il est ruiné.

Saint-Antoine ne le fut pas heureusement, et son procès mit en lumière de belles qualités, de beaux dévouements chez les paroissiens, la, constante énergie du Curé, la sagacité de M. Destremps et autres experts, et la science des avocats de la défense.

Le Soubassement

Pendant que le procès se déroulait lentement à Boston, la population de la paroisse continuait à s'accroître. Il fallut songer à utiliser la crypte de l'église, et transformer l'ancienne chapelle en classes.

L'inauguration de ce «soubassement» eut lieu le 4 juillet 1908. Mgr Feehan en fit la bénédiction, puis y célébra la première messe. En dépit d'une chaleur suffocante, deux mille personnes se pressaient dans la vaste crypte.

Après avoir souhaité la bienvenue à Mgr Feehan, monsieur le curé Deslauriers rappela les origines de la paroisse:

«Comme toutes les entreprises, chéries et bénies de Dieu, la nouvelle église a eu ses épreuves, lui dit-il, elle a été baptisée dans le sang de ses enfants. Au milieu de ces rudes épreuves, le courage n'a pas fait défaut aux fidèles; le Ciel a béni nos efforts et nous voyons, aujourd'hui, en grande partie, notre église terminée.»

«Continuez, répondit Sa Grandeur, dans une allocution éloquente et bien française, «à vous montrer dévoués à votre chère paroisse; restez unis à votre curé. Plus il y aura d'union entre lui et vous, plus vous accomplirez de grandes choses. Bien que votre paroisse soit jeune encore, vous avez fait merveille!»

Chauffage et Éclairage

Les appareils de chauffage et d'éclairage de Saint-Antoine sont installés dans un bâtiment séparé, à une centaine de pieds de l'église. Des conduits souterrains distribuent la chaleur dans les institutions paroissiales: le presbytère et le couvent sont chauffés à l'eau chaude; l'école à la vapeur et l'église par l'une et l'autre. Il n'y a qu'un seul foyer. La dépense de charbon n'est pas plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'était avant de chauffer la grande église. Sans compter que l'isolement des bouilloires, dans un édifice séparé, a considérablement diminué le taux des assurances. C'est une notable économie.

Dans le même bâtiment se trouvent les appareils d'éclairage. Le système en est merveilleux. Des *accumulateurs* fournissent la lumière à l'église, au presbytère, à l'école, et au couvent. En été, ces accumulateurs sont chargés par un moteur à gazoline.—Vingt à vingt-cinq sous de gazoline par jour suffisent à l'actionner. En

hiver, lorsque les bouilloires distribuent la chaleur dans les différentes bâtisses, ces accumulateurs sont chargés par un moteur actionné par l'excès de vapeur qui s'échappe de l'appareil de chauffage, et qui serait perdu sans cet usage utile. Le moteur ne coûte donc plus alors un sou.

Quand on veut faire l'illumination complète de l'église on se sert d'un moteur plus puissant, mis en mouvement par les mêmes bouilloires, et qui fournit au-delà de cinq mille lampes électriques. Grâce à cette installation, la paroisse se trouve à l'abri des exigences de la compagnie électrique de la ville, qui demandait $1,200 par année, pour l'éclairage de l'église seulement. Ces appareils ont été vendus par M. Manny, de Montréal et posés par lui, avec l'aide de M. Jean Perra et de MM. Gatenby et Swift, de New Bedford.

L'École

Après l'inauguration du *soubassement*, la chapelle fut rapidement transformée en école. Quatorze grandes classes bien éclairées, bien ventilées, et, en tout point, conformes aux règlements si sévères du Massachusetts, recevaient au mois de septembre de la même année, 950 enfants.

Ces enfants sont sous la direction des religieuses de Sainte-Croix, de Saint-Laurent.

Grâce au zèle et au dévouement de ces religieuses, grâce à leur méthode admirable d'enseignement, nous pouvons dire sans crainte que ces écoles n'ont rien à envier aux écoles publiques. Elles n'en ont ni la richesse extérieure, ni les prétentions, ni la réclame; mais l'instruction morale et religieuse, l'enseignement de l'anglais et du français, des matières élémentaires et commerciales, forcent les protestants eux-mêmes, à en admettre la supériorité.

Les deux dernières Années

A peine le procès-Houlihan terminé, M. Deslauriers songea à réaliser le rêve de sa vie: la dédicace du temple magnifique de Saint-Antoine.

Au cours de ses épreuves, il avait reçu de son évêque, Mgr Feehan, le plus cordial encouragement. Ce dernier l'avait nommé son conseiller, et lui avait montré à maintes reprises que les tribulations, dont il le voyait abreuvé, ne faisaient que lui concilier davantage sa sympathie et sa paternelle amitié.

Sa Grandeur encouragea le Curé à reprendre les travaux, qui n'avaient pas été du reste complètement interrompus, et à mener à bonne fin sa religieuse entreprise.

Les ouvriers se mirent à l'œuvre sous l'habile direction de M. M. Sullivan, le nouvel entrepreneur, et bientôt l'on vit se dessiner à travers les échafaudages les lignes gracieuses du nouveau temple.

Deux des hommes qui travaillèrent au para-

chèvement de l'église méritent une mention spéciale: l'un est un menuisier, M. Landry; l'autre un artiste-sculpteur, M. Castagnoli. L'un traça la pureté des lignes architecturales, l'autre moula les décors et peupla de ses fines conceptions l'intérieur de cet édifice, — un des mieux décorés d'Amérique.

***

C'est alors que les vicaires et le curé organisèrent un grand bazar, pour aider à payer les frais des derniers travaux. Ce fut un énorme succès: $12,000 recueillis, presque exclusivement chez les paroissiens de Saint-Antoine.

Enfin, les décorations furent achevées. Les marbres furent polis, le chemin de la croix, avec ses reliefs merveilleux, fut posé, le fameux groupe de la vision de saint Antoine, qui surmonte le maître-autel, dans une chapelle spéciale, sortit de l'atelier de Castagnoli. Ce groupe, exécuté d'après le dessin de Castagnoli lui-même, est une œuvre colossale qui offrait dans l'exécution les plus grandes difficultés. L'artiste y a mis toute son âme,

y a déployé tout son remarquable talent.

Il s'agissait de fixer dans un cadre de 65 pieds de hauteur, sur un fond en demi rotonde, la vision du grand thaumaturge de Padoue, contemplant l'enfant Jésus entouré d'un vol d'anges. Le sculpteur italien y a admirablement réussi.

Le plâtre n'offre pas les ressources du marbre et du bronze; et pourtant l'artiste a su donner de la grâce et une expression exquise à ses personnages. Il les a groupés de manière à assurer l'unité et l'harmonie de la composition.

A la beauté de ce groupe, s'ajoute celle des autels aux retables somptueux, des frises du chœur, des chapiteaux si merveilleusement fouillés, et surtout de la chaire, dont les bas-reliefs sont toute une prédication.

En contemplant ces merveilles artistiques, on se croirait en pleine Italie, dans le monde des arts, du rêve et de l'extase.

L'église de Saint-Antoine, a joui, comme celle de Notre-Dame-de-Lourdes, de Fall River, de cette bonne fortune, de n'avoir pas eu seulement des ouvriers menuisiers ou maçons pour sa cons-

truction; l'art y a guidé la main d'œuvre. Elle portera désormais l'empreinte du génie artistique.

***

Entre temps, la paroisse Saint-Antoine suivait une marche ascendante. La population, qui était de 2,000 familles en septembre 1909, s'élevait à 2,250, six mois plus tard. Cet accroissement extraordinaire rendit nécessaire la création d'une nouvelle paroisse, dans la partie nord. Saint-Joseph fut fondée en août 1910, et enleva 400 familles à Saint-Antoine.

Les recettes n'en furent pas cependant beaucoup diminuées, ainsi qu'on peut le constater par le rapport financier que le curé présenta à ses paroissiens et à son évêque: $56,000 de revenus en 1910,—$48,000, en 1911.

La Visite de Mgr Heylen

Saint-Antoine eut des moments plus joyeux que ceux que nous venons de raconter. Elle eut des fêtes splendides, des visites qui lui font honneur et de magnifiques réceptions.

A la suite du congrès eucharistique de Montréal, la paroisse eut le bonheur de recevoir Mgr Heylen, évêque de Namur en Belgique, et président du Comité permanent des Congrès eucharistiques.

Une rencontre aussi charmante qu'imprévue, de Sa Grandeur et du Curé de New Bedford, valut à Saint-Antoine le privilège de recevoir l'éminent prélat. La fête fut organisée à la hâte: les paroissiens n'ayant été avertis que quelques jours à l'avance. Les différentes sociétés canadiennes de la ville furent convoquées le dimanche soir, 25 septembre 1910. Des milliers de cartes d'invitation furent distribuées. L'église, le presbytère, l'école et un grand nombre de maisons furent décorés. Les drapeaux cla-

quaient au vent, les foules joyeuses encombraient les rues, tout palpitait de gaîté, quand, le dimanche matin, 25 septembre, Mgr Heylen, venant de New York par Fall River, fit son entrée à New Bedford. Tout ce peuple était heureux de saluer le grand apôtre de l'Eucharistie. On connaissait déjà ses éminentes qualités, sa science et sa modestie; on vénérait les vertus du prélat.

Mgr Heylen assista à la messe de dix heures et demie. Dans une délicate adresse, le Curé lui souhaita la bienvenue. « Je n'ai pas besoin, dit-il, s'adressant à ses paroissiens, de vous présenter l'évêque de Namur, Mgr Heylen. Son nom, qui fut associé au grand Congrès eucharistique de Montréal, est sur vos lèvres, depuis que vous avez appris l'heureuse nouvelle de sa visite à New Bedford. Quand vous aurez entendu sa parole, vous garderez, j'en suis sûr, au plus profond de vos cœurs, le souvenir de cet apôtre de l'eucharistie. »

Puis, après avoir remercié l'illustre prélat de l'insigne honneur fait à sa paroisse, le pasteur rappela un bout d'histoire de Saint-Antoine.

R. M. H. DESLAURIERS
Curé de St-Antoine

« N
rer
foi

din
que
pen
qui
pâq
alor
et d
nent
«]
bon
fami
from
herb
«]
de la
mani
de Ne
réveil
dans
glorie

s

« Nous avons, dit-il, des actions de grâces à rendre à Dieu. La piété règne chez nous et la foi est agissante.

« Cette église si vaste, se remplit cinq fois le dimanche de pieux fidèles; la communion fréquente y est en honneur. S'il y a négligence pendant l'année, s'il en est un certain nombre qui s'éloigne du banquet sacré, le temps des pâques les voit tous accourir, et nous avons alors l'émouvant spectacle de milliers d'hommes et de jeunes gens, qui, en rangs pressés, viennent recevoir le Dieu de l'Eucharistie.

« Il y a ici, comme partout ailleurs, l'ivraie et le bon grain, mais dans ce champ fertile où le Père de famille nous a mis à la tête de ses ouvriers, le bon froment l'emporte tellement sur les mauvaises herbes, que ces dernières n'y sont guère visibles.

« Monseigneur, malgré nos fautes, en dépit de la fragilité qui nous est commune avec l'humanité tout entière, notre population canadienne de New Bedford est prête, je crois, pour le grand réveil eucharistique qui se produit actuellement dans le monde, sous la puissante impulsion du glorieux Pontife qui gouverne l'Église.

« Déjà nous avons ici quelques centaines de personnes pieuses qui font chaque semaine, sous la direction de l'un de nos prêtres, l'heure sainte de l'adoration du très saint Sacrement. La communion quotidienne fait aussi chez nous de rapides progrès. Quand les enfants auront bénéficié du pain des forts, selon le décret du Pape, et que le Dieu de pureté aura prévenu la flétrissure du péché dans ces jeunes âmes, nul doute que ma paroisse bien-aimée, comme ses sœurs les autres *congrégations* franco-américaines, sera un jardin délicieux où l'Époux divin des âmes pourra faire une ample moisson pour le ciel. »

Mgr Heylen répondit à peu près en ces termes:— « Il m'est impossible d'exprimer les sentiments que ressent mon cœur. Votre piété m'émeut et j'en rends grâce à votre curé. Vous ne me connaissiez pas, et pourtant vous me recevez chez vous comme les vrais catholiques savent recevoir leurs pasteurs. Vous me recevez comme un envoyé de Dieu. Mon cœur est rempli d'allégresse. Lors des fêtes du Congrès eucharistique de Montréal, j'ai pu juger de la piété qui anime les cœurs des catholiques du Canada.

Je m'aperçois aujourd'hui que notre sainte mère l'Église compte aussi de nombreux, de fervents et de dévoués fidèles aux États-Unis. »

L'illustre président du Congrès eucharistique parla ensuite en termes chaleureux du grand Sacrement dont il est l'apôtre infatigable, complimenta le pasteur et les ouailles de la paroisse Saint-Antoine, qui ont su élever un temple digne de figurer parmi les plus beaux monuments religieux des siècles de foi, et termina par une chaleureuse exhortation à la persévérance.

La manifestation, qui eut lieu le soir du même jour, fut plus imposante encore et plus significative. Les associations canadiennes nationales et religieuses, défilèrent, fanfare en tête, au milieu d'une foule compacte, dans les rues du nord de la ville.—Près de 7,000 personnes trouvèrent place dans l'église Saint-Antoine toute resplendissante de ses cinq mille lampes électriques.

Le maire et les conseillers de New-Bedford, le député au Congrès, le vicaire général du diocèse et un grand nombre de prêtres faisaient escorte à Monseigneur de Namur, quand il entra dans le sanctuaire.

Monsieur le curé, du haut d'une tribune dressée pour l'occasion, lui lut un discours de bienvenue, que nous croyons devoir reproduire à peu près intégralement, car il met au point certaines questions de haute importance et encore d'actualité.

MONSEIGNEUR,

«Après les grandioses solennités religieuses de Montréal, la manifestation de ce soir vous semblera peut-être bien modeste.

«Il nous manque, en effet, le féerique décor de la métropole canadienne, la foi exubérante de tout un peuple, des milliers de prêtres, des prélats accourus des deux mondes, et surtout, le représentant du Pape, pour donner à Votre Grandeur les douces émotions qu'elle a éprouvées là-bas, en présidant le 21e congrès eucharistique.

«Toutefois, malgré ce qui nous fait défaut, en dépit des conditions qui ne sont plus les mêmes, nous allons nous efforcer de vous montrer, Monseigneur, que, sur cette libre terre d'Amérique les cœurs franco-américains battent à l'unisson de ceux du Canada.

«Nous ferons plus: nous tâcherons de vous faire toucher du doigt la place honorable que nos compatriotes ont su conquérir dans leur pays d'adoption et les services signalés qu'ils ont rendus à l'Église dans cette terre bénie du Nouveau-Monde.

«La religion chrétienne, Monseigneur, ne fait acception de personne. Comme son divin fondateur, elle s'adresse à toutes les âmes de bonne volonté. Néanmoins, comme le froment ou la vigne, elle croît de préférence dans certaines régions qui lui sont plus propices. Les peuples qui ont recueilli la bonne semence de l'Évangile, l'ont conservée précieusement et même propagée à travers le monde, nous les connaissons; ils sont la gloire de l'Église et d'une certaine façon, ses appuis.

«L'humble pays qui est le nôtre, le Canada français, n'a pu jusqu'ici rivaliser, par le nombre et l'influence, avec les contrées catholiques de la vieille Europe. C'est un rameau de la France transplantée en Amérique qui, malgré sa croissance rapide, n'est encore qu'un arbrisseau. Toutefois, si courte que soit son histoire, il a

déjà inscrit des pages glorieuses dans les annales de l'Église, ses missionnaires ont parcouru en tous sens ce continent alors qu'il était encore plongé dans la barbarie; ses martyrs ont fécondé de leur sang son sol vierge, et il n'y a guère de diocèse, même aux États-Unis, qui n'ait bénéficié de ses labeurs apostoliques.

«Ce pays offre de plus au monde moderne cette remarquable particularité, unique peut-être dans l'histoire: celle d'un groupe ethnique séparé presque à son origine de sa mère patrie, et qui, en dépit de bien des luttes contre de puissants oppresseurs, n'a pu être entamé, durant une existence trois fois séculaire, ni dans sa nationalité, ni dans sa foi.

«A l'heure présente, en cette année 1910, s'il venait à la France la fantaisie de s'enquérir sur le sort des soixante mille colons, cédés par elle à l'Angleterre, en 1763, ou, si encore l'Église notre mère, manifestant le désir de savoir ce que sont devenues les ouailles de l'illustre Laval, au cri de la France, à l'appel de l'Église, nous pourrions nous lever, 3,500,000, tant au Canada qu'aux États-Unis, et répondre comme un seul



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE VU DE LA NEF

I
r
s
t

le
d
su
N
pl
m
fic
tic
ce
Ca
rou
—i
inc

cor
tell
que
aut

homme: NOUS VOICI. Nos pères ont disparu, mais nous avons recueilli leur pieux héritage et, sur ce sol d'Amérique, nous continuons leurs traditions catholiques et françaises.

«Parcourez, si vous le voulez, Monseigneur, le Dominion tout entier, et cet autre pays qui donne l'hospitalité à près de la moitié des nôtres; sur les bords du St-Laurent, dans l'Ontario, la Nouvelle-Angleterre, aussi bien que dans les plaines de l'Ouest, partout enfin où sont disséminés les Canadiens-français, vous les trouverez fidèles à la foi de leurs pères. Les seules défections constatées jusqu'ici ont suivi d'ordinaire ce que nous appelons l'apostasie nationale. Le Canadien qui oublie sa langue maternelle et rougit de son origine, va généralement grossir —les statistiques en font foi—le nombre des indifférents ou des sectateurs du dieu dollar.

«L'influence des traditions nationales sur nos compatriotes du Canada ou des États-Unis est tellement favorable à la conservation de leur foi que, pour apostasier l'une, il leur faut renier les autres.

«Grâce à Dieu, Monseigneur, ces trahisons

que nous sommes en droit de combattre sont rares. Ce sont de regrettables exceptions qui confirment la thèse générale.

«Mais, direz-vous, qu'elles sont les causes qui, avec la grâce de Dieu, ont contribué à maintenir dans une aussi harmonieuse unité de sentiments et de croyances, vos compatriotes si malheureusement dispersés?

«Nos moyens d'action, Monseigneur, au point de vue religieux, sont la paroisse et l'école nationales,—au point de vue social, les associations et la presse.

«En aucun autre pays, peut-être, la paroisse n'a joué un rôle plus efficace et plus bienfaisant qu'au Canada. Elle fut, sur les bords du St-Laurent, le berceau de notre nationalité, le foyer toujours ardent de notre foi, et notre meilleure sauvegarde au jour de l'épreuve.

«C'est elle qui a groupé les nôtres dans cet immense pays, et les a empêchés de tomber dans l'indifférence ou l'hérésie. L'efficacité de son action parmi les franco-américains est tellement évidente, Monseigneur, ses résultats si palpables, que partout où l'on est parvenu à ériger, pour

VISION DE SAINT ANTOINE

nc
É
vo
fr
m
le
sa
te

y
le
qu

de
in
sa
so
ne
œ
pr
gi
so
la
ca

nos compatriotes, des paroisses nationales aux États-Unis, partout nous avons le spectacle que vous pouvez contempler ce soir: une réunion de frères qui remplissent les églises au jour du dimanche, qui assiègent les confessionnaux toutes les semaines de l'année et viennent, presque sans exception, s'asseoir à la table sainte au temps pascal.

«Par contre, les défections, dont je parlais il y a un instant, se produisent précisément dans les endroits ou les nôtres n'ont pu réussir jusqu'ici à obtenir leurs paroisses et leurs écoles.

«En dehors de l'organisation paroissiale et de l'école confessionnelle, qui en est l'annexe indispensable, nous avons des auxiliaires puissants dans nos sociétés catholiques. Qu'elles soient *nationales* ou simplement *locales* elles ne manquent jamais de nous seconder dans nos œuvres, et de travailler d'un commun accord à promouvoir les grands intérêts sociaux et religieux de notre élément aux États-Unis. Ces sociétés, dans bien des cas, ont précédé, tout en la préparant, l'action du prêtre dans nos centres canadiens.

« A la tête de ces associations, Monseigneur, marche l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, dont le conseil suprême est largement représenté ici ce soir.

« Cette société nationale, exclusivement américaine, qui n'a que neuf années d'existence, compte déjà dans ses rangs 25,000 membres recrutés parmi l'élite de nos populations franco-américaines. C'est elle qui a pris l'initiative de ce beau mouvement appelé la société du Denier de St-Pierre, qui consiste à faire contribuer nos sociétés au soutien du Souverain Pontife. C'est elle encore qui eut l'idée de cet arc-de-triomphe élevé dans la ville de Montréal à Jésus-Hostie.

« L'esprit chrétien, si bien personnifié par les membres de son grand conseil, s'est manifesté tout récemment, au congrès de Manchester, par la création d'une caisse écolière pour les aspirants au sacerdoce et d'un fonds de réserve pour les orphelins.

« Cette société, qui réunira bientôt dans son sein les forces vives de notre élément aux États-Unis, a compris les enseignements de Pie X, et ne désire qu'une chose: faire de l'action sociale

catholique dans la mesure de ses forces, et travailler au progrès religieux de ceux qui nous sont unis par le sang et de communes aspirations.

« La presse franco-américaine mérite aussi notre reconnaissance, parce qu'elle est d'ordinaire franchement catholique. Il n'est pas jusqu'aux journaux américains qui nous soient généralement sympathiques et nous rendent à l'occasion de nombreux services. Pour notre part, nous devons beaucoup aux feuilles anglaises de cette ville.

« Monseigneur, nous avons ici ce soir le premier magistrat de New-Bedford, Son Honneur le maire Ashley, et plusieurs de nos échevins. Ceci vous prouve que, nous catholiques, nous avons non seulement la protection des lois de ce pays, l'ombre tutélaire de son glorieux drapeau, mais encore l'amitié de ceux qui en sont les représentants officiels.

« Enfants gâtés des autorités municipales de cette ville, nous avons même à nous reprocher d'avoir été parfois un peu exigeants. Toutefois, grâce à l'obligeance et à la courtoisie de Son Honneur, ici présent, grâce aussi peut-être à

mon entêtement, j'ai toujours vu se vérifier ce proverbe: « Demandez et vous recevrez »

« Il est un autre personnage, éminent par ses talents et sa probité, par la haute position qu'il occupe, que je désire faire connaître à Votre Grandeur; monsieur le *Congressman* Greene.

« Cet homme qui a vieilli dans l'enceinte parlementaire de Washington, est un ami des Canadiens, dont il parle la langue. Il est de toutes leurs fêtes, et montre par ses relations cordiales avec eux, qu'il les considère comme de loyaux sujets de la république américaine.

« Et pourquoi ne le serions-nous pas, quand cette nouvelle patrie nous accorde une si large hospitalité, quand nous y sommes si à l'aise sous l'égide et la protection de ses lois?

« La liberté, Monseigneur, n'est pas inscrite sur la façade de nos édifices publics comme en certains pays de l'Europe; mais si le mot n'y est pas, nous avons la chose. Grâce à elle, grâce à cette sublime conquête qui ne peut être le fruit des seuls efforts de l'humanité, nos églises se construisent, nos écoles regorgent d'enfants, nos paroisses prospèrent, et les fils de la vieille

France, transplantés en cette république, peuvent lui accorder leur allégeance la plus complète, lui donner au besoin la dernière goutte de leur sang, sans, pour cela, trahir leur religion, renier leur origine, ou même oublier la langue de leurs aïeux.

« Monseigneur, à vous qui présidez ces grands mouvements religieux qui se continuent à travers le monde depuis un quart de siècle, à vous qui avez charge d'âmes dans un diocèse du noble pays de Belgique j'ai aussi l'insigne honneur de présenter le représentant du premier pasteur de ce diocèse, M l'abbé Cassidy, chancelier de Fall River.

« Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mon évêque, ni à plus forte raison de vous demander de vous faire son apologiste auprès du Saint-Père; mais s'il arrivait que, dans l'entrevue que vous aurez bientôt avec Sa Sainteté, il fût question de votre passage au milieu de nous, je vous prierais instamment de dire au Père commun des fidèles que les catholiques du diocèse de Fall River aiment et vénèrent leur Ordinaire; qu'il n'en est pas un qui n'admire sa piété, sa

sagesse, et son esprit de justice, et que, pour nous, en particulier, les Canadiens de son diocèse, nous avons trouvé la paix dans la confiance sous sa paternelle direction.

«Je termine, Monseigneur, cette adresse un peu longue en vous exprimant notre sincère reconnaissance. Grâce à vous, grâce à votre visite, nous allons maintenant être plus rapprochés du vicaire de Jésus-Christ. Car nous n'ignorons pas les liens étroits qui vous unissent au siège apostolique de Pierre, et personnellement à Pie X.

«Voici notre dernier vœu; vous serez bientôt au pied de Sa Sainteté, dites-lui qu'elle n'a pas d'enfants plus dévoués que les franco-américains; dites-lui qu'ils aiment dans le pape glorieusement régnant leur Père, qu'ils admirent l'apôtre de l'Eucharistie et le Docteur puissant, qui, après avoir terrassé bien des erreurs, vient de donner le coup de grâce au jansénisme expirant.

«Ajoutez, s'il vous plaît, que cette église de Saint-Antoine de New-Bedford, dont il a béni les plans en y apposant son autographe, sera

bientôt terminée; que nous vous y avons reçu dans l'allégresse, qu'elle est l'œuvre de l'ouvrier chrétien franco-américain, dont la main généreuse s'ouvre sans se lasser jamais, pour son Dieu, pour sa langue, sa nationalité et sa foi. »

***

Quand Mgr Heylen apparut à la tribune, ce furent des acclamations prolongées. — «Salut à vous! dit-il; merci au peuple de la paroisse Saint-Antoine, à la population de New Bedford pour tout ce que vous avez fait à l'occasion de la visite de celui qui a l'honneur d'être le président du comité permanent des Congrès eucharistiques. Je sais bien que cette belle démonstration n'est pas pour mon humble personne; mais bien en l'honneur de la noble mission dont le Pape a daigné me charger. Merci à Monseigneur de Fall River, qui m'a ouvert les bras comme à un frère; merci à M. le grand-vicaire Cassidy, qui le représente ici ce soir; merci à Son Honneur le Maire. »

Puis monseigneur de Namur nous fit un beau parallèle entre la Belgique et le Canada: «Les

deux pays, dit-il, ont bataillé et ont souffert pour la foi; mais, comme on ne lutte jamais en vain pour une noble chose, les deux pays ont gardé leur foi, et ils la garderont dans l'avenir. Les peuples des deux pays sont et seront toujours de bons patriotes, parce qu'ils sont et veulent être toujours de bons catholiques. »

Monseigneur nous dit ce que nous devons faire pour demeurer ce que nous sommes, c'est-à-dire catholiques et français. « Que les Canadiens répandus aux États-Unis se tiennent groupés autour de leurs pasteurs, autour de leurs églises. Vos prêtres, ce sont vos meilleurs amis, vos plus dévoués défenseurs. Encouragez aussi vos sociétés nationales. L'école catholique, ah! c'est en elle, messieurs, que nous avons trouvé le secret de notre persévérance; c'est elle qui sait former de bons patriotes, des chrétiens fervents et des citoyens éclairés. Continuez la lutte pour vos écoles catholiques et paroissiales. Vos belles associations ont beaucoup travaillé pour vos œuvres paroissiales; elles ont lutté et luttent encore pour la défense de la religion, pour la conservation de la langue et pour la fidélité à



LA CHAIRE

vos traditions ancestrales. Enrôlez-vous dans vos sociétés nationales, de préférence à toutes les autres.

«Canadiens-français, gardez votre langue, elle est la sauvegarde de votre foi, et gardez à la religion la place qui lui est réservée et à laquelle elle a droit; parents canadiens et catholiques, envoyez vos enfants à l'école paroissiale. Canadiens-français, soyez de fidèles enfants de l'Église et de la Patrie.

«Dans quelques semaines, je serai auprès du Saint-Père: je ne manquerai pas de lui parler des Franco-américains de New Bedford, et du superbe temple qu'ils ont élevé à l'honneur du Dieu des autels.»

Les Orgues

La visite de Mgr Heylen avait été pour New-Bedford un honneur. Pour les six paroisses canadiennes-françaises de la ville, qui étaient toutes représentées à la démonstration du dimanche soir, elle laissait le souvenir de belles leçons, de conseils précieux et de puissants encouragements.

Une autre fête mémorable eut lieu deux ans plus tard, — le 10 septembre 1912. Il s'agissait, cette fois, de l'inauguration des grandes orgues de Saint-Antoine.

Construites par les MM. Casavant, de Saint-Hyacinthe, P. Q., et inaugurées par M. Gaston-M. Dethier, de New York, ces orgues furent bénites par Mgr l'évêque de Fall River. Elles sont considérées comme une des merveilles sorties de la maison Casavant, d'où en sont sorties tant d'autres. Elles ont coûté $20,000 à la paroisse. Après le concert d'inauguration, les frères Casavant, tout vibrants encore d'enthousiasme,



L'ORGUE

ce
la
M
m
sa

di
la
Or
de
me

à c
nou

Pré
Riv
Tur
min
abb
M. I
Gau
MM
sock

comme d'ailleurs tous les artistes et toute la foule qui y avaient assisté, déclaraient à M. Dethier que jamais aucun de leurs instruments ne leur avait procuré joie plus intense et satisfaction plus complète.

Aussi bien, Dethier s'était montré lui-même digne de l'instrument et avait manifesté toute la puissance et les beaux effets de son grand art. On ne saurait, disaient les auditeurs, à la sortie de l'église, donner un plus merveilleux instrument à un plus merveilleux artiste.

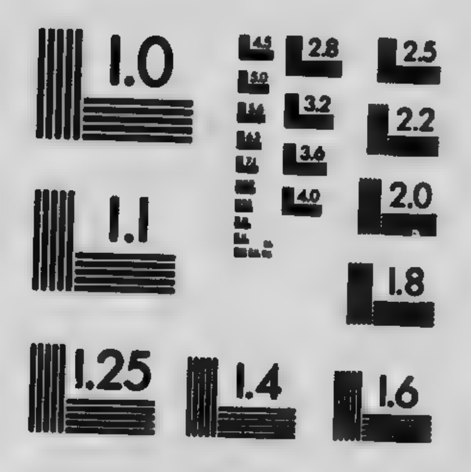
Parmi les membres du clergé qui assistaient à ce concert, dit *le Journal* de New-Bedford, nous avons remarqué:

Mgr Feehan, évêque de Fall River, Mgr J.-A. Prévost, P. A. curé de N.-D.-de-Lourdes, de Fall River; les RR. PP. Charron, Bourbonnière, Turcotte, Déziel, Doucet, du couvent des Dominicains de Ste-Anne, Fall River; MM. les abbés Clerk, Hamel et Massé, de St-Antoine; M. le curé Antoine Bérubé; MM. les abbés A. Gauthier, J.-E. Sirois, de St-Hyacinthe, N. B.; MM. les abbés Nap. Leclerc, Ste-Anne, Woonsocket, R.-I.; M. C. Leprohon, Jos.-A. Fortin, de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Ste-Famille, Woonsocket, R.-I.; Jovite Chagnon, J.-E. Roy, de St-Joseph, New Bedford; J. Bourgeois, Centreville; J.-Arthur Lacasse, St-Tite-des-Caps, Canada; P. Legendre, Thetford-Mines, P.Q.; Alfred Carrier, Taunton Mass.; Osias Boucher, St-Roch, Fall River; Charles Lemieux, Willimantic, Conn.; U.-O. Bellerose, Baltic, Conn.; J.-A. Fredette, Aldenville, Mass.; F.-A. Ordan, Washington, Conn.; J.-B. Labossière, Amesbury, Mass.; A. Prince et A.-P. Desrochers, Central Falls et plusieurs autres dont nous n'avons pu nous procurer les noms.

Son Honneur le maire Ashley et madame la Mairesse occupaient des sièges d'honneur. Ils étaient entourés de beaucoup d'autres personnages marquants, venus des villes voisines ou du Canada.

Outre M. Dethier, on remarquait, au programme, M. Oscar Fontaine, organiste et maître de chapelle de Saint-Antoine, et tous les membres du chœur de chant, dont il a la direction.

Le programme du concert avait été divisé, comme il a été exécuté, avec un art exquis.

I

1.—Prélude.................Dethier

2.—Aria.....................Bach

3.—Scherzo..................Widor

Orgue: M. Gaston DETHIER

4.—*Grand Chœur*............Dubois

Les deux Chœurs de St-Antoine réunis (80 voix).

5.—Fanfare..................Shelly

6.—Élévation...............Leroux

Orgue: M. Gaston DETHIER

7.—Adoration............Borowsky

Violon: M. Alphonse ROBITAILLE

8.—Christmas..............Dethier

a. Introduction.

b. Pastorale.

c. Variations sur « Adeste Fideles ».

Orgue: M. Gaston DETHIER

Allocution: R. P. Louis LALANDE, S. J.

II

9.—Illusion...............Fontaine

Orgue: L.-J.-Oscar Fontaine

10.—O salutaris..............Dubois
Chant: Mlle J. Normandin.

11.—Abenlied..............Shuman

12.—Scherzo Caprice........Bernard
Orgue: M. Gaston Dethier

13.—Marche Céleste........Massenet

Double Quatuor: Mlles J. Normandin, soprano; E. Phaneuf, soprano; Y. Phaneuf, alto; B. Phaneuf, alto; MM. E. Gaucher, ténor; M.-I. Dionne, ténor; E. Lemieux, basse et A. Léger, basse.

14.—Gloria................Thomas
Orgue: M. Gaston Dethier

15.—Prière..................Dubois
Les deux Chœurs de St-Antoine

***

Le sermon de circonstance fut prêché par le R. P. Louis Lalande, S. J. Il y a une douzaine d'années, le Curé avait dit au Jésuite:

—Quand je ferai bénir mes orgues, — car j'aurai plus tard de belles orgues, — promettez-moi de faire le sermon.

—Non seulement, je ferai le sermon, avait-il

répondu; mais j'obtiendrai, — ce qui vaut beaucoup mieux, — de M. Gaston Dethier qu'il vienne les inaugurer, vos orgues.

La promesse était tenue, et tout le monde y applaudit.

Nous citons le sermon du révérend Père, tel que publié par l'*Écho:*

MONSEIGNEUR, MES FRÈRES

C'est pour une fête charmante que vous vous êtes réunis: vous êtes venus goûter les jouissances de l'art le plus doux et pratiquer la vertu la plus parfaite. Ce soir, la musique et la charité se donnent ici, dans la joie, un baiser harmonieux.

Permettez-moi de vous en féliciter. C'est un vif plaisir pour moi de prendre part à cette inauguration de vos orgues; et d'y avoir été invité est un honneur dont je vous remercie.

Tout parle d'harmonie dans cette fête: harmonie dans vos cœurs, qui vibrent à l'unisson dans la même religieuse allégresse, après avoir, dans la même religieuse générosité, doté votre église d'un orgue magnifique comme elle;—har-

monie entre le pasteur et les fidèles: lui, prodiguant, avec les énergies constantes de sa volonté, les fat gues et la tenacité d'une vie d'apôtre, toujours en activité pour les âmes et les œuvres de Dieu; vous, unis de cœur à son cœur et répondant par une confiance sans limite à son zèle sacerdotal;—harmonie entre cette église, hymne merveilleux de l'architecture et de la sculpture à la gloire de Dieu, poème de pierre dont les chants, comme la flèche de Saint-Antoine, montent vers le ciel dans l'amour et l'espérance, et cet orgue qui en est le digne complément et l'anime de sa vie et de sa voix grandiose;—harmonie dans tout ce qui nous entoure et nous émeut: dans le bonheur qui palpite dans les âmes, rayonne sur les physionomies et jaillit en prières sur les lèvres, dans ce luminaire dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou du flamboiement qui nous éblouit, ou de la féerie des décors qu'il met en relief, dans les voix du choeur chantant notre reconnaissance, dans l'admiration pour les artistes-frères qui on construit l'instrument merveilleux, qui fait leur honneur non moins que votre fierté, pour le virtuose célè-



R. P. LOUIS LALANDE, S.J.

b
s
la
q
n
la

to
sy
le
m
pl

l'i
C'

qu
ens

Pr

bre et modeste qui fait éclater ou murmurer dans son orgue tout le génie de son âme vibrante; dans la bénédiction enfin que nous apporte Mgr l'évêque de Fall River, dont la présence au milieu de nous témoigne, une fois de plus, de son zèle pour la beauté du culte et de sa paternelle bonte.

Puissé-je, sans être trop en désaccord avec toutes ces harmonies, vous dire que l'orgue, syntèse de la musique universelle, est, de tous les instruments de musique, celui qui répond mieux à nos aspirations religieuses et s'accorde plus parfaitement avec nos sentiments humains.

***

Un évêque se demandait naguère quel était l'inventeur de l'orgue. Il se répondit à lui même: C'est le Christianisme.

Par ces mots il signifiait moins un fait absolu qu'un ensemble de faits, correspondant à un ensemble de tendances et de désirs de l'Église.

Dès les premiers siècles chrétiens, le poète Prudence pouvait écrire:

...organa disparibus calamis
Christum concelebrat, Christum sonat, omnia Christum.

«Tout ce que l'orgue aux tuyaux inégaux

fait retentir d'harmonie, célèbre le Christ, chante la gloire du Christ. »

C'est qu'alors tous ceux qui prenaient part au culte divin, mandataires fidèles des traditions sacrées, n'avaient pas cédé à l'invasion du profane dans les mélodies du sanctuaire. L'art chrétien était une hymne constante à la gloire du Christ,- -et c'était assez. Jésus-Christ n'est-il pas, en effet, l'artiste dont l'idéal doit présider à toutes les inspirations. N'est-il pas le grand harmoniste qui a rétabli l'accord brisé entre le ciel et la terre ?

Ainsi l'ont entendu les artistes chrétiens de tous les temps. L'orgue devenant un auxiliaire du culte religieux, qui rend à Dieu l'hommage de l'homme tout entier, de ses sens, de son cœur, de son intelligence, ils ont compris qu'il ne doit point plaire seulement, mais enseigner, élever, prêcher. Dans le cœur des fidèles, il doit éveiller un écho divin, dans les intelligences allumer une pensée, à toute âme donner des ailes et la faire monter.

L'orgue parle le langage non seulement des initiés aux secrets de l'art musical, des connais-

seurs qui analysent, mesurent, critiquent, formulent des jugements en termes techniques; mais il parle aussi le langage entendu des petits. Si ignorant soit-il, le catholique, qui prie sous le charme de ses modulations, le comprend, et, sans exprimer de jugement, le comprend très bien.

L'orgue, c'est la majesté dans tout ce que l'art a de plus imposant. C'est là simplicité dans tout ce que l'art a de plus accessible.

L'orgue, c'est l'Évangile musical;—l'Évangile, plus profond que les traités des philosophes, simple et clair comme un abécédaire d'école; l'Évangile, grand comme le Dieu dont il raconte les miracles et les paraboles, humble comme le fils de Marie, qui aimait les humbles, causait avec les enfants et caressait leurs têtes blondes.

Et c'est parce que l'orgue répond à tous les sentiments, s'émeut avec tous les cœurs, transporte même ceux qui n'ont pas de mots pour traduire leurs transports, que l'Église,—instituée, elle aussi, pour toutes les intelligences et pour toutes les tendresses, pour grouper dans le même sein maternel les humbles et les grands

dans la même adoration du même Dieu,—a fait de l'orgue l'interprète de ses pensées et des tendresses de son cœur.

Que de réponses à nos questions et à nos inquiétudes d'âme, dans les vibrations des orgues! Et comme il est doux de les entendre, chaque fois, du moins, que l'organiste, s'illuminant du Christ, fait passer les inspirations de sa foi dans les jeux et le clavier de son instrument. Si variés que soient les sentiments humains, l'orgue répond à chacun d'eux, ou les traduit tous. Par son étendue, les degrés infinis de son échelle, ses multiples registres, ses richesses chantantes, ses accords, ses dissonances mêmes tour à tour absorbées par la mélodie normale, il passe de la douleur extrême des «de profundis» aux gaietés triomphantes des «alleluia», des nuits sombres du deuil et des agonies aux matins radieux des résurrections.

Vous voulez compter les impressions qui se succèdent dans le cœur mobile de l'homme, disait l'auteur des «Méditations poétiques,» comptez plutôt les vagues qui ondulent sur le mobile Océan.—Vous voulez compter, ajoutons-

nous, les sentiments que l'orgue traduit dans son mélodieux langage, comptez plutôt les murmures et les chants que la mer redit à ses rivages, quand ses vagues viennent mollement mourir sur le sable des grèves, ou quand le vent des tempêtes lui siffle des airs lugubres, la soulève, la secoue avec fureur, et la jette, échevelée et sanglotante, à l'assaut des falaises.

Est-ce la joie que vous désirez éprouver ?— cette joie surnaturelle qui ensoleille les physionomies, réchauffe et élargit la vie en la reliant à l'éternité ? Venez, entrez, l'église est ouverte, la messe va commencer.

L'orgue y prélude par une marche; et déjà cette musique enveloppe les hommes et les choses d'un air de fête. On sent dans le pas allègre de la foule remplissant les nefs, dans les regards contents et recueillis, dans toutes les mines heureuses, en habits de dimanche, dans les échos répercutés par les voûtes et par les cœurs, combien il est doux à l'âme chrétienne, en attendant l'hosanna des cieux, de se redire, comme le prêtre va l'entonner tout à l'heure, à l'autel: «Sursum corda!» en haut, toujours plus haut, les cœurs!

Écoutez encore. Ce n'est plus une marche joyeusement évocatrice que l'orgue exécute. Il s'est adouci, comme voilé: il soupire le « Kyrie eleison, » Seigneur, ayez pitié de nous! Puis, fort de cette pitié infinie, avant de professer gravement les articles de notre symbole, il proclame gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux.

Écoutez encore. Est-ce la voix du Dieu du Sinaï qui gronde là-haut et roule soudain comme un tonnerre? ou, pendant l'offertoire, est-ce l'accent mystérieux de quelque prophète inspiré? N'est-ce pas la voix de Jésus que l'on entend à l'élévation? de ce Jésus descendu sur l'autel et qui appelle: Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués? Et, comme la voix de ce Dieu doux et humble, la voix de l'orgue ne s'est-elle pas faite, elle aussi, douce et humble, discrètement émue pour nous parler et nous émouvoir?

Écoutez-encore. C'est la voix de nos morts que nous entendons dans les lentes mélodies tristes, échappées des flancs de l'orgue, aux jours des funérailles et des anniversaires funèbres; tels le stabat d'un Rossini, les hymnes baignées de larmes des semaines

saintes, les longs soupirs d'une mère en deuil.

Écoutez, écoutez encore. C'est, après nos communions, notre propre voix passée dans l'instrument. Il chante nos actions de grâce, il adore, et il espère avec nous, il module, au ciel qui a visité la terre, nos misères et nos demandes, et lui porte nos mercis reconnaissants.

***

Ah! je ne m'étonne pas, orgue merveilleux, que par toi, il fasse si bon revenir dans la maison de Dieu! Tu prends l'homme par tout ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat, de plus religieux et de plus humain à la fois, pour l'ennoblir et le surnaturaliser.

Tu as toutes les voix de la nature, tu es le résumé des concerts que l'univers chante à la gloire de Dieu!

Tu as l'éclat saisissant des soirs d'éclair et d'orage. Tu as la douceur attendrissante et mélancolique de la brise emportant sur son aile la fraîcheur des campagnes, l'arôme des bois, le son pieux des angelus, le parfum ravi aux prairies et aux frondaisons nouvelles. Tu as des mouve-

ments de colère comme celle du Juge suprême, et tu prononces des condamnations dans les consciences coupables. Après des chants d'oiseaux et des accents guerriers, tu as des épanchements de tendresse, comme une voix d'ami, consolante et longtemps attendue.

Et dans cette voix, ce sont des souvenirs aimés qui reviennent, toute une jeunesse avec ses bonheurs ingénus, ses voiles blancs de première communion, le village où l'on se prend à revenir rêver, dans les routes témoins de nos premiers éclats de rire et de nos premiers chagrins, parmi les tombes ou sur les grèves, où nous avons pleuré les parents qui ne sont plus. Je ne m'étonne plus, ô voix de l'orgue, que saint Augustin ait pu dire que tu avais été la première à lui parler de conversion; que Voltaire lui-même se soit avoué incapable de se soustraire à ton ascendant; que le sceptique Montaigne ait senti sa foi se réveiller au bercement de tes accords; que l'incrédule Rousseau, t'écoutant dans une chapelle, soit tombé à genoux pour adorer et supplier le Seigneur de prendre pitié de ses malheurs!

L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE VU DU SANCTUAIRE

Non, je ne m'étonne pas, puisque tu parles tous les langages et fais écho à tous les sentiments, puisque tu prêches et fais naître, en même temps, les sourires de l'espérance et couler les larmes du repentir.

Larmes et sourires, ces deux mots ramènent dans ma mémoire un spectacle que vous avez plus d'une fois contemplé.

C'est le matin, un gai matin de printemps. Mai vient de finir, et juin s'étale, vert dans les champs, attiédi dans l'air, embaumé dans les parterres et blanc dans les pommiers.

Un orage a éclaté pendant la nuit, et l'atmosphère lourde du soir est devenue lucide et fraîche. Pas un souffle dans l'air, pas un nuage dans la lumière rose du matin. La nature attend, émue, le soleil qui va paraître ...qui paraît. Ses premiers rayons, ainsi que des flèches d'or, percent les taillis, les branches d'arbre ruisselantes encore de l'orage, et font resplendir, comme des diamants, les gouttes de pluie qui y sont restées suspendues et tremblantes. Soudain passe un vent léger. Il secoue les branches, et les gouttes suspendues tombent. Et c'est l'orage encore

dans les rayons du soleil;—ce sont les larmes de la nuit dans les sourires du jour.

Ce spectacle se refait sous la voûte de nos églises.

Un soir de bénédiction du saint Sacrement, un homme est venu s'agenouiller dans la nef. La nuit s'est faite et l'orage des passions a éclaté dans son âme sceptique ou jouisseuse. La vie y est lourde, car c'est un rude poids à porter que le remords.

Mais voici: le soleil des tabernacles va paraître; il monte sur l'autel dans les rayons de l'ostensoir. L'atmosphère du temple devient alors lucide et émouvante; la lumière du Christ pénètre ce cœur et fait étinceler tout ce qui y reste encore de sensible et de généreux: les souvenirs, les doux reproches, les chers appels de retour. Les regrets s'accumulent dans cette âme débordante, quand, tout à coup, les mélodies de l'orgue s'élèvent en frémissant. Elles passent comme un vent du ciel, secouent ce cœur tremblant, et des larmes coulent des yeux.

Vibre, oh! vibre encore, instrument de Dieu, puisque tu fais tomber la pluie des repentirs

dans la lumière de la foi, les larmes de l'amour à travers les sourires de l'espérance! Vibre et fais chanter dans un ensemble sublime toutes tes voix: voix de l'Église, voix du ciel et voix de la terre, toutes les puissances de l'éloquence et de la beauté, harmonisées avec tout ce qu'il y a de plus surnaturel dans l'âme et de plus sensible dans le cœur de l'homme!

***

Le lendemain du concert, toutes les gazettes furent unanimes dans leurs éloges. Jamais peut-être les journaux anglais ne firent pour les Canadiens pareils frais d'études, d'analyses et d'admiration. L'un d'eux, le *Times*, profita de l'occasion pour faire une innovation, qui prouve son esprit d'initiative et est tout à son honneur. Se souvenant que cette fête musicale était surtout française, il publia une partie de son compte-rendu et tout le sermon du P. Lalande dans les deux langues.

***

Quelques jours plus tard, M. Deslauriers, voulant profiter une fois de plus de l'église,

comme salle de concert, avant qu'elle ne fut dédiée au culte, donna une répétition partielle de la soirée du 10 septembre. De nouveaux artistes se joignirent à ceux de la paroisse; et ce fut un nouveau succès complet.

Aux recettes de ses concerts, le Curé voulut en ajouter d'autres. Et il se mit à l'organisation d'un bazar. Ce fut un long travail, et pénible. Plus d'un s'est demandé comment il pouvait, malgré l'aide de ses vicaires, y résister. Courses, sollicitations de toutes sortes, sacrifices d'argent, de temps et de peine, quêtes, encouragements, reproches et félicitations, tout fut mis en œuvre pour réussir. Le bazar apporta $7,000 dans la caisse, et de la joie plein le cœur de tout le monde.

Le bazar achevé, on posa, dans l'église où il avait eu lieu ainsi que les deux concerts, les bancs, les tapis, les garnitures d'autel, les derniers décors,—et tout fut près pour la grande fête de la dédicace.

La Dédicace

Avec l'esprit d'organisation qui le caractérise, son expérience, son habileté à tout prévoir et à embrasser du même coup d'œil l'ensemble et les détails; avec la confiance surtout que donnent de nombreux succès et la sûreté joyeuse de l'homme qui touche enfin au but longtemps désiré, M. Deslauriers fit sans rien oublier tous les préparatifs pour la bénédiction de son église. Il comprit, comme tous ses amis, que cette fête sortait du cadre ordinaire, et qu'elle intéressait tous ceux qui travaillent à la gloire de l'Église et à la cause très chère des Franco-américains de l'Est. Il fallait donner de leur vitalité et de leur esprit chrétien une preuve éclatante et qui resterait. Les témoins devaient en venir de partout. Leur témoignage devait être unanime, sans restriction.

Maintenant que la démonstration appartient à l'histoire, tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister peuvent assurer le curé de Saint-Antoine

qu'il a réussi en tous points. La fierté bien légitime des paroissiens est un peu celle de tous les assistants, des étrangers eux-mêmes,—si toutefois, dans une pareille fête, on peut dire qu'il y avait des étrangers.

M. Deslauriers envoya plus de cinq cents lettres d'invitation: aux archevêques d'abord et aux évêques du Canada et des États de l'Est, aux représentants de l'autorité religieuse et civile du diocèse de Fall River et de la ville de New Bedford, à tous les prêtres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Évêques, prélats et prêtres vinrent de Québec, d'Ontario, de l'Acadie, de l'Ouest américain, de tous les diocèses de l'Est. Ceux qui ne purent se rendre en exprimèrent au Curé, avec leurs souhaits et leurs félicitations, tous leurs regrets.

La fête eut lieu le 28 novembre 1912,—jour de fête civique, aux États-Unis.

Au programme étaient inscrits trois messes, un banquet, un concert d'orgue, les vêpres solennelles et le salut du saint Sacrement.

Et pour que tous les paroissiens prissent part à la fête, il devait y avoir, le lendemain matin,

une messe pour les enfants, avec allocution par Mgr Paul Roy.

Ce programme avait été distribué longtemps à l'avance, avec les lettres d'invitation.

Nous ne saurions mieux faire, pour garder le souvenir de cette célébration, que de recueillir dans les quatre journaux principaux de New Bedford: *L'Écho*, *le Journal*, *le Times*, *le Standard*, les notes et comptes-rendus qu'ils en ont publiés. Ils se complètent mutuellement. Nous ne ferons guère que les citer, avec les trois allocutions des évêques et le texte complet du sermon du P. Louis Lalande, reproduit par l'*Écho*.

***

La dédicace de l'église Saint-Antoine, dit le *Journal*, a donné lieu, hier, à une fête inoubliable. Un archevêque, Mgr Bruchési, six évêques: Nos Seigneurs Feehan, de Fall River, Larocque, de Sherbrooke, Émard, de Valleyfield, Brunault de Nicolet, Roy, de Québec et Da Sylva, de Lisbonne en Portugal,—plusieurs protonotaires apostoliques, prélats romains et grands-vicaires, près de deux cents prêtres des États-Unis et du Canada, rehaussaient de leur présence l'éclat

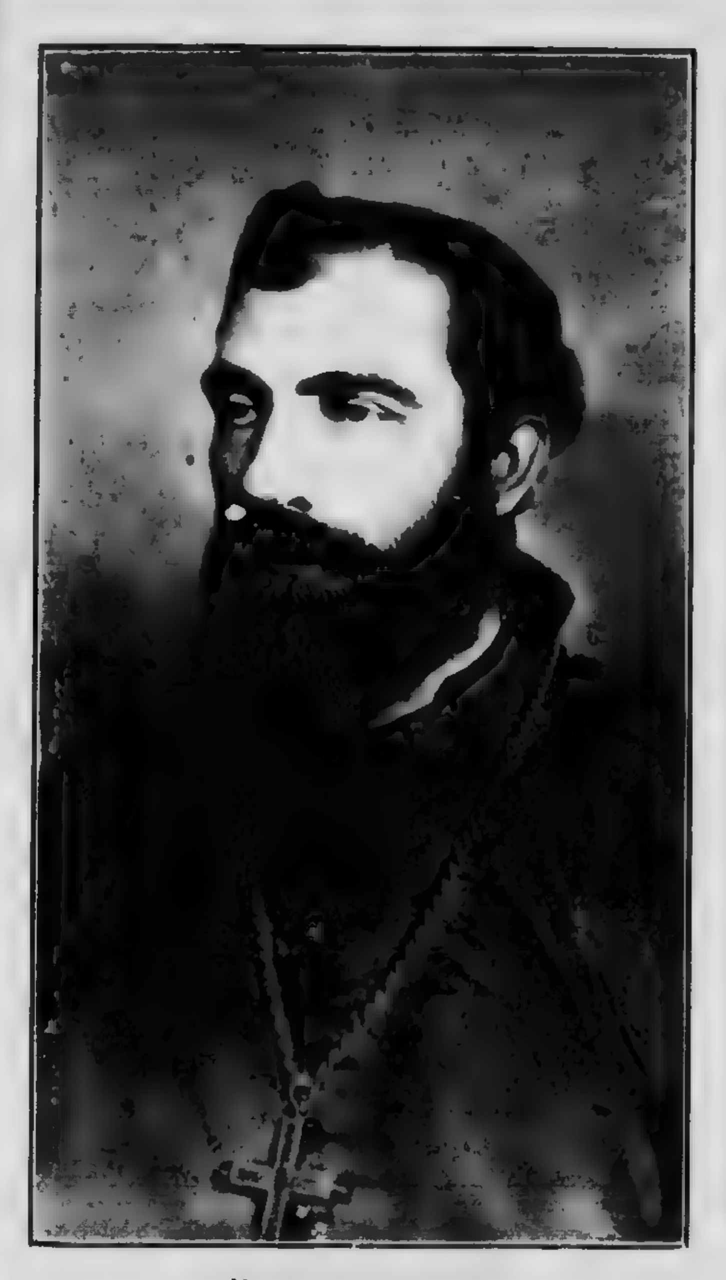
des cérémonies. De l'avis de tous, cette démonstration religieuse est la plus belle et la plus imposante qu'on ait vue à New Bedford.

La journée a été bien remplie. Dès 7 heures du matin, plus de deux mille personnes se pressaient dans la vaste nef illuminée à giorno. Aux trois messes, il n'y avait pas un siège de vide La tribune elle-même était comble. Il faut en dire autant de l'exercice religieux de la soirée.

Tous les paroissiens de St-Antoine avaient tenu à démontrer à M. le curé Deslauriers qu'ils appréciaient le dévouement sans bornes et le talent dont il a fait preuve.

On peut dire que la *Thanksgiving* a été une journée triomphale pour la paroisse. Pasteur et fidèles ne pouvaient faire plus grand ni plus beau. Le souvenir de cette fête incomparable restera vivant dans toutes les mémoires.

Plusieurs évêques ont adressé la parole durant la journée. Quant au Rév. Père Louis Lalande, Jésuite de Montréal, il a fait un sermon magistral. Durant plus d'une demi-heure, l'éloquent orateur sacré a tenu son auditoire suspendu à ses lèvres.



MGR PAUL LAROCQUE
Évêque de Sherbrooke

La Première Messe

La messe de 7 heures a été célébrée par Mgr J.-A. Prévost, curé de Notre-Dame de Fall River. Le programme musical comprenait les morceaux suivants rendus avec beaucoup d'art:

Tota Pulchra Es .... Belgens
Mlle Antoinette Robert

Ave Maria.............................Dana
Mlle Juliette Normandin

O Salutaris.........................Panofka
Mlle Yvonne Phaneuf

Le chœur était habilement dirigé par M. Oscar Fontaine. Le distingué musicien est trop avantageusement connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge.

Après l'évangile, Mgr J.-M. Emard, évêque de Valleyfield, Canada, a prononcé la magnifique allocution suivante, dont il à bien voulu nous remettre le texte.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Voici que se lève pour vous un jour mémorable et dont l'impression profonde restera longtemps gravée dans vos âmes. Tout à l'heure vous assisterez à la bénédiction solennelle de votre église. Les prières liturgiques auront par là donné à cet édifice superbe toute la signification qu'il doit avoir au regard de Dieu et des hommes, et désormais, cessant d'être une construction profane, il commencera, pour ne jamais la suspendre, sa mission toute surnaturelle.

En effet, il n'est rien sur la terre qui résume mieux, pour les exprimer plus parfaitement, les aspirations les plus nobles de l'âme et les sentiments les plus religieux de l'humanité, que le sanctuaire catholique; comme rien non plus ne saurait faire davantage connaître les opérations merveilleuses de la miséricorde divine, dont il devient par le fait le foyer et la source.

Mes frères, je contemple en l'admirant votre église. Et alors je me représente le zèle infatigable du pasteur, le concours intelligent, dévoué, constant de ses aviseurs, la piété généreuse, iné-

puisable de ses ouailles. Je vois ensuite le talent, le génie et le savoir unis dans la recherche du plan qu'il faudra réaliser pour obtenir, dans d'harmonieuses combinaisons des détails, cet ensemble où l'œil n'aperçoit que les lignes les plus pures et les plus belles proportions. Puis, maçons, charpentiers, couvreurs, peintres, tous les métiers et tous les arts, répondent tour à tour à l'appel, et cette armée d'ouvriers semble comprendre par son travail consciencieux et digne que l'œuvre qu'elle fait n'en est pas une banale, mais qu'elle s'élève notablement par son caractère au-dessus de celle qu'elle accomplit ailleurs chaque jour.

Aussi voyez, sur de puissantes assises s'élèvent de fortes murailles qui semblent bâties pour des siècles, de nombreuses colonnes supportent avec grâce des voûtes faites de majesté et de grandeur. Tout autour, des verrières à travers lesquelles passe une lumière tamisée par le symbole, adoucie par le mystère. Du portail à l'abside, du seuil à l'autel, et dans tous les sens, on respire une atmosphère qui n'est plus celle du dehors, ni des maisons ordinaires; on la sent

toute spirituelle, religieuse, surnaturelle. Les tours elles-mêmes, le campanile, la croix qui termine une flèche audacieuse, tout sert à bien définir le cachet très spécial du monument qui vient de s'élever parmi vous, à votre honneur et à la gloire de Dieu.

Puisqu'il s'agit d'une église paroissiale, c'est dans son enceinte que viendront s'accomplir les actes les plus solennels de la vie des âmes et que viendra s'écrire en une série de dates qui la partagent l'histoire de chaque famille.

Ici, à sa naissance, chaque enfant viendra renaître à la vie surnaturelle, ici à l'épanouissement de sa raison, il viendra faire acte personnel de foi, d'amour; ici au pied des autels viendront se contracter ces engagements sacrés qui fondent le foyer catholique; ici encore aux heures des grandes joies ou des profondes tristesses le chrétien viendra, attiré par l'amour ou poussé par la piété, exhaler son âme en des chants de louanges ou en des supplications ardentes. Et jusqu'après son dernier soupir, sa dépouille mortelle y sera portée pour y être l'objet des rites suprêmes de la religion qui fermera comme elle

l'avait ouvert le cours de son existence ici-bas.

Il y a plus, ce qui est vrai de chaque fidèle, de chaque famille, s'applique à toute la paroisse. L'église existe surtout pour la réunion des fidèles groupés autour du pasteur. C'est le culte public. Le peuple est convoqué, les nefs se remplissent, c'est le jour du Seigneur. Dès l'entrée dans le temple tout disparaît de ce qui pouvait jusque-là diviser, séparer; la divergence des opinions est d'ordre précaire, ici c'est l'unité et par conséquent l'union dans la foi. Il n'y a qu'une seule et même vérité, elle est la même pour tous. Les oppositions, les discordes, les luttes, les rivalités, tout ceci appartient aux choses profanes. Dans l'église plus rien que la charité, que l'amour; c'est le même Dieu, c'est le même prêtre, tous ayant les mêmes droits au même amour et aux mêmes bienfaits. La diversité des classes sociales, résultant de la richesse ou de la pauvreté, de l'instruction ou de l'ignorance, ou de l'une quelconque de ces multiples causes de tant d'inégalités parmi les hommes dans le monde, disparaît ici comme par enchantement, Petits ou grands, mendiants ou million-

naires, magistrats ou plébéiens, tous tant que vous êtes, avec tout ce que vous possédez, ou malgré tout ce qui vous manque, vous êtes tous ici sur le même plan, assis au pied d'une même chaire, agenouillés côte à côte devant un seul autel, entendant une parole qui porte à tous les mêmes accents, et vous viendrez au jour marqué prendre part indistinctement au banquet sacré, là où se manifeste et s'affirme la parfaite égalité des âmes, toutes créées par Dieu, rachetées par son sang et appelées par lui à la même gloire.

Mais avec tout cela, mes chers frères, l'église serait incomplète si rien de plus ne venait, d'une part atteindre en elle l'entière réalisation des figures et des symboles qui faisaient toute la gloire passagère du temple de l'ancienne loi, de l'autre l'élever elle-même par un privilège exclusif au-dessus de toute autre maison, même ayant un caractère religieux, mais qui cependant ne saurait jamais prétendre à la possession du même trésor.

Et c'est en cela, plus encore que dans tout le reste, que consiste véritablement et en définitive le caractère propre de l'église catholique.

Dieu y descend, il s'y enferme, il l'habite, il y demeure, il y agit. Le Verbe incarné, le Dieu-Homme, Jésus-Christ y réside aussi véritablement qu'à Bethléem, à Nazareth ou à Jérusalem. Il y est en accomplissement de sa promesse, pour la satisfaction de son cœur, par la vertu de son sacrifice, dans la réalité eucharistique. Il y vit dans le renouvellement perpétuel de ses mystères. Le tabernacle, c'est la crèche, c'est l'humble demeure familiale, c'est le Thabor, c'est le cénacle, c'est le Golgotha. Sur l'autel, Jésus, notre Dieu, notre Père, notre Sauveur, devient notre intercesseur en permanence. C'est de là qu'il prie et qu'il prêche, qu'il accueille, qu'il guérit et qu'il pardonne. C'est là qu'il invite les âmes qui souffrent et qui peinent, il y promet ses consolations et sa grâce.

Votre église est donc dans toute la force du terme un sanctuaire. Celui que l'immensité des cieux ne saurait contenir daigne s'y enfermer par le triple miracle de sa puissance, de sa sagesse et de son amour.

Comme il avait accepté l'hospitalité de Zachée, Jésus accepte celle de la maison qui est la

vôtre, dans laquelle il veut vivre avec vous et dès lors, le temple catholique l'emporte et infiniment sur tous les autres, quelque puissent être d'ailleurs leur beauté et leur richesse.

Le tabernacle de nos églises, voilà donc le véritable buisson ardent d'où s'échappe et rayonne la flamme de l'amour divin pour nos âmes. C'est ici l'arche d'alliance définitive dont l'autre n'était qu'une faible image et qui marque bien l'union désormais conclue entre le cœur du Christ et l'humanité rachetée. C'est ici le Saint des saints, c'est-à-dire le Dieu de toute sainteté qui ne saurait se contenter de quelques anges d'or aux ailes étendues, mais veut avec lui toute sa cour céleste pour lui prodiguer des louanges et des adorations dans un même cantique de triomphe et d'amour.

Mais ce qu'il veut aussi, ce qu'il veut surtout peut-être, c'est l'hommage de notre piété affectueuse et confiante; tout le respect, toute la déférence dont nous entourons d'ordinaire les personnes qui ont pu acquérir les meilleurs titres aux sentiments les plus élevés de notre cœur ne sont rien en comparaison des droits que possède



MGR MÉDARD ÉMARD
Évêque de Valleyfield

Jésus, notre Dieu, devenu notre hôte et se faisant notre bienfaiteur de chaque jour. A Lui donc la pleine possession de notre cœur, dans la profession constante de la foi la plus vive, de l'amour le plus ardent, sachant d'ailleurs qu'en vivant aussi étroitement avec nous, il fait de son tabernacle sur la terre le portique du ciel où il veut nous introduire pour y demeurer éternellement avec lui dans la gloire, ce que je vous souhaite à tous d'obtenir par l'intercession de la Très Sainte Vierge, sa Mère. Ainsi soit-il.

Messe de neuf heures

Celle-ci fut chantée par Mgr J.-E. Meunier, de Windsor, Ontario. En voici le programme musical:

Ave Verum............................Ham

Chœur des Demoiselles

O Salutaris.........................Panofka

Mlle Yvonne Phaneuf

Panis Angelicus......................Eslava

Chœur des Demoiselles

Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec et représentant de Sa Grandeur Mgr Bégin, prononça l'allocution de circonstance.

Il prit pour texte ces paroles du Psaume 101, verset 1er: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domun Domini ibimus.* «Les paroles qui m'ont été dites m'ont comblé d'une grande joie, car je vais pouvoir enfin aller dans la maison du Seigneur.»

Il sut développer ce texte avec éloquence,

MGR PAUL-ÉMILE ROY
Évêque auxiliaire de Québec

justesse et pureté d'expression, profondeur de pensée.

Il établit un magnifique parallèle entre le temple de Salomon et celui de St-Antoine de New Bedford. Il compara avec autant de justesse que de raison M. l'abbé H. Deslauriers, l'habile et dévoué curé de St-Antoine, au roi magnifique, à Salomon le Grand, ce prince à qui Dieu avait donné en partage la sagesse et la fortune, et qui, sur l'ordre même de Jéhovah, édifia des plus précieux matériaux, le temple glorieux qui fut le symbole de l'alliance nouvelle que Dieu contracta avec son peuple choisi.

Le peuple juif, peuple chéri de Dieu, erra pendant longtemps. C'est à peine s'il pouvait planter quelque part sa tente et, sur un autel improvisé, rendre à son Créateur le culte qui Lui était dû.

C'est alors que l'Être suprême dit au roi de son peuple privilégié: « Je veux que mon peuple plante ici sa tente, qu'il y dresse un temple à la gloire de mon nom. »

Et Dieu fit connaître lui-même à Salomon quels seraient les plans du nouvel édifice sacré.

Il lui apprit quels matériaux, or, marbre, porphyre, pierres précieuses, entreraient dans sa construction, et tous les détails de celle-ci.

Salomon se mit à l'œuvre, guidé par l'inspiration divine, le temple magnifique fut élevé et il fut le grand symbole du pacte, de l'alliance intime que Dieu contracta avec le peuple qu'il s'était particulièrement choisi.

De nos jours, le Maître du ciel et de la terre a choisi de nouveaux Salomon et il a dit: «Le peuple canadien-français est mon peuple à moi. Il a erré pendant assez longtemps dans ce pays où il est venu chercher une subsistance plus facile. Pendant ces nombreuses années, il a pu à peine planter sa tente pour un jour. Je veux maintenant qu'il y fixe sa demeure, qu'il y élève des temples sur les collines, dans les vallées et sur les rives de ces beaux fleuves.

«Votre vénéré curé, qu'on peut justement comparer à Salomon, a suivi les plans que Dieu lui avait tracés et aujourd'hui, un pontife fera la dédicace de ce moment qui vient d'être parachevé.

«Il a fait appel à votre foi, à vos cœurs, chré-

tiens comme le sien, et vous avez répondu noblement à cet appel.

«Aussi, ce temple merveilleux, dont chacune des richesses nous éblouit, est-il le résultat de votre charité, de votre espérance, de votre foi.

«C'est la bonne charité que la vôtre, celle-là qui consiste à se donner soi-même.

«Ce sol de la Nouvelle-Angleterre est recouvert d'usines et de fabriques qui proclament la prospérité de l'or, mais qui aussi, hélas! ne nous parlent que peu de Dieu.

«Il fait donc bon de pouvoir parfois jeter les yeux sur un édifice qui nous parle de notre Dieu, de notre sainte religion, de nos fins dernières, qui nous dit qu'ici-bas, nous n'avons point de demeure permanente.

«Quand vous serez courbés vers la terre, quand vous vous sentirez trop épris des intérêts matériels, quand vos âmes fatiguées ploieront sous le fardeau de la vie, je vous en supplie alors regardez la croix de votre clocher. On l'a placée bien haut afin que vos yeux n'aient pas de peine à l'apercevoir.

«Offrez à Dieu ce que ce temple signifie.

Offrez-Lui votre charité, votre espérance, votre foi.

«Et Dieu acceptera votre offrande généreuse et Il dira: «Mon peuple choisi m'a offert ce temple magnifique pour la gloire de mon nom et j'accepte son offrande. Je promets que mes enfants ne m'y demanderont jamais quelque chose sans que Je le leur accorde. Je les couvrirai de mes bénédictions, eux et leurs enfants, et je forme avec eux un pacte qui est à la vie, à la mort.»

«Puisse-t-il en être ainsi, mes frères, en cette vie et en la vie éternelle.

«Nous prenons part à votre immense joie, nous de Québec, de Montréal, d'Ontario et d'Acadie, en ce jour, nous sommes venus nous asseoir avec vous dans la maison du Seigneur, et notre joie égale bien la vôtre.

«Car nous aussi, nous nous sommes réjouis lorsque la bonne nouvelle nous est parvenue, disant que le temple de Salomon était prêt et que le Pontife allait en faire la dédicace solennelle. Nous avons été heureux parce que nous allions pouvoir nous joindre à nos frères bien-

aimés de New Bedford, prendre part à leur joie et entrer avec eux dans ce temple glorieux, fruit savoureux de leurs sacrifices et de leur admirable charité: «*Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi in domum Domini ibimus.*»

Bénédiction et Messe pontificale

La messe pontificale fut précédée de la bénédiction solennelle de la nouvelle église, par Mgr D.-F. Feehan, évêque de Fall River. La procession, formée de deux cents enfants de chœur, de tous les prêtres invités à la fête, des prélats et des évêques, fit son entrée et défila dans les nefs vers dix heures et demie.

Mgr Feehan procéda immédiatement aux cérémonies liturgiques de la dédicace; puis il revêtit les ornements pontificaux et commença la messe. Il était assisté par M. l'abbé Payette, de Longueuil, et par M. l'abbé Cain, diacre et sous-diacre d'office. Le R. P. Béliveau, O. P., de Fall River, et M. le chanoine Cousineau, de Montréal, étaient les diacre et sous-diacre d'honneur. Mgr Cassidy, vicaire-général du diocèse, était le prêtre assistant de Sa Grandeur. Pour maîtres des cérémonies: MM. les abbés Carr, chancelier, et Clerk, vicaire à Saint-Antoine; céremoniaire: M. l'abbé Louis Prévost; accoly-

MGR D. F. FEEHAN
Évêque de Fall River

tes
Bo

rar
neu
lau
Ke
ne,
Ne

sou
gra
Ky

Off

Sol
Cre

tes: MM. les abbés Charles Lemieux et Osias Boucher.

Dans la nef, on remarquait, aux premiers rangs, les religieuses de Sainte-Croix, Son Honneur le maire Ashley, M. et Mme Napoléon Deslauriers, le procureur du district, M. J.-T. Kenney, M. Cotter, les avocats de Saint-Antoine, les échevins et les conseillers de la ville de New-Bedford.

Un chœur d'une centaine de voix rendit, sous la direction de M. Oscar Fontaine, le programme suivant:

Kyrie, *Gloria* et *Sanctus* de la messe de *Perosi*, par le chœur des hommes.

Offertoire: Tu es Petrus, Opus 72, par L.-J.-O. Fontaine.

Soliste: E. Lemieux, basse.

Credo, *Agnus Dei*, par le chœur des hommes et des enfants.

Sermon

Après l'évangile, écrit l'*Écho*, le R. P. Louis Lalande, S. J., l'éminent prédicateur qu'on ne se lasse jamais d'entendre, prononça le magnifique sermon que nous reproduisons ci-après :

Deus in domibus ejus cognoscetur.
Ps. XLVII.

MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

La dédicace d'une église est une fête qu'il faut célébrer avec des mots divins. Et c'est, aussi bien, ce que fait la liturgie catholique lorsque, répandant par la main de l'évêque ses bénédictions sur le temple nouveau, elle emprunte aux Livres saints les textes les plus chargés d'enseignements, les passages les plus sublimes et les plus suaves, par lesquels l'Esprit saint ait fait aux hommes ses confidences.

La dédicace de votre église, mes chers frères de Saint-Antoine de New Bedford, devrait, à cette expression toute religieuse, ajouter, — et combien je regrette et me sens humilié de ne

pouvoir la faire entendre dignement en votre nom, — ajouter l'expression d'une joie débordante de fierté, des chants où se mêleraient, dans un accord merveilleux, la reconnaissance, le patriotisme le mieux entendu, une générosité victorieuse, l'esprit de foi et d'amour montant en mesure triomphale vers le Seigneur.

Après avoir dédié cette église, votre évêque vous a dit, il me semble, en vous montrant d'un dernier geste de sa main bénissante, le temple achevé : mes enfants, c'est le but atteint, le terme vers lequel gravissaient depuis des années vos généreux efforts et vos rêves : chantez votre reconnaissance! Ce geste vous disait encore : vous avez bâti la maison de Dieu et de la prière, venez, dans la joie et l'union d'une même famille, abriter vos âmes sous sa voûte grandiose et parler à notre Père qui est aux cieux! Ouvriers de toutes les rudes tâches et de toutes les sueurs, voyageurs de la vie, comme autrefois le peuple de Dieu à travers le désert, vous avez marqué— mieux que par des pierres — par des actes de foi vos étapes; puis vous vous êtes arrêtés un jour en vous disant : *Hic locus a Deo factus est*,

voici le lieu marqué par Jéhovah, bâtissons-lui un temple! Nous y viendrons nous-mêmes chercher des heures de repos, un chez nous pour l'âme; nous en gravirons les degrés à l'appel du dimanche, aux soirs chargés de toutes les fatigues de la vie, aux jours sombres, de larmes, d'épreuves et de deuil. — Nous y trouverons du courage pour les corvées du lendemain, des frères et des compagnons de route nous tenant par la main, des prêtres pour pardonner et bénir, la manne du ciel avec le Christ pour nourriture, et, du haut de la chaire, des paroles bonnes et douces comme l'espérance, des enseignements qui nous montreront le chemin de l'avenir, clairs comme la colonne lumineuse qui dirigeait Israël.

Oh! ce qu'elle en éveille de pensées et en fait vibrer de sentiments votre église, admirable, superbe, drapée dans sa magnificence tout neuve pour la dédicace!

J'admire les splendeurs de l'art dont elle brille. Sa flèche montant fièrement dans le ciel, ses proportions harmonieuses, ses décors, son vaste sanctuaire, sa vision de saint Antoine me

font songer à une hymne à la Beauté, que seul un artiste ou un saint pourrait chanter.

Mais ce qui m'émeut plus encore c'est le cœur de cette paroisse, fait de tous les vôtres, battant à l'unisson du cœur de son curé, d'où a jailli cette œuvre glorieuse.

J'ai assisté à son origine; — après dix-sept ans, le souvenir m'en revient précis comme d'hier. —Je vous ai vus prier dans votre chapelle en bois, parlant en toute confiance, par l'intermédiaire de votre grand avocat du ciel, saint Antoine, au Dieu des humbles et des travailleurs. Ah! ce qu'il a fallu attendre, lutter, souffrir depuis ces jours, additionner d'économies quotidiennes aux vertus et aux sacrifices quotidiens, pour arriver au triomphe de ce jour! Vous avez connu les épreuves: — Dieu baptise souvent dans les larmes les œuvres qu'il aime. —Les vicaires de cette paroisse ont épuisé avec vous toutes les ressources du dévouement et les industries de l'apostolat.

Votre curé a subi des luttes douloureuses. Ses épreuves ont été multipliées par toutes vos épreuves, parce qu'il vit chacune de vos vies.

Et voilà pourquoi, aujourd'hui, sa joie est multipliée par toutes vos joies, et les actions de grâce montant de son âme par toutes les actions de grâce qui montent des vôtres!

Il a eu cette faveur toutefois, plus précieuse encore qu'une vie tranquille, de recevoir du ciel le courage que rien ne dompte, l'énergie qui se redresse sous les revers, comme le chêne sous l'orage, et de sentir, aux heures les plus accablantes, alors que toute volonté humaine se lasse et cède, qu'il pouvait compter sur vos cœurs, comme sur un appui qui ne fléchit pas. *Te Deum laudamus*! Louons-en le Seigneur; Seigneur, soyez-en béni!

⁂

La dédicace de votre église éveille une autre pensée consolante dans nos esprits.

Elle démontre de nouveau, et, cette fois, d'une façon éclatante, qu'avec la paroisse catholique reconstituée sur la terre américaine, vous avez retrouvé ici tous les secours religieux de là-bas. Vous vous êtes dit, en hommes de foi vigoureuse, que, pour être contraint par des nécessités matérielles de quitter sa terre natale, on

n'est pas, on n'est jamais, où que l'on aille, contraint de quitter son Dieu.

Incidemment, vous avez convaincu une fois pour toutes les sceptiques de toute origine, que vous n'avez pas besoin que d'autres vous bâtissent des églises.

Tous, émigrés de la vieille Europe ou du jeune Canada, nous avons laissé derrière nous, en quittant nos foyers, des angoisses religieuses. Nos parents, nos pères et nos mères se demandaient, au jour de l'adieu, si leurs enfants, sur un sol protestant, pourraient devenir Américains sans cesser d'être catholiques.

Quand le vieil Irlandais, les larmes dans les yeux, debout sur les rivages verts d'Erin, embrassait une dernière fois ses fils, il leur disait: « Vous ne serez plus pauvres comme nous et vous serez libres; mais vous souviendrez-vous des chants pieux du berceau et serez-vous chrétiens toujours ? » — « Dans cet immense tumulte des affaires, disait la Pologne à ses enfants, entendrez-vous encore le nom de Dieu ? » — « Fait-on sa prière, reprenaient toutes les mères d'émigrés, et parle-t-on de Jésus parmi les batailles améri-

caines pour l'argent et dans ce conflit des ambitions matérialistes ? »

Est-ce que vous ne vous souvenez pas vous-mêmes avec quelle émotion, quelle bonne foi plus profonde qu'éclairée, vos familles vous répétaient en causant tristement du départ pour les États-Unis : « Est-ce que le bon Dieu est là, aussi, par de-là la frontière ? Vous gagnerez de l'argent dans les usines, des millionnaires paieront cher votre travail ; mais aurez-vous des églises où prier, des cérémonies religieuses où l'on parle du ciel et où l'on en jouit à l'avance ? Vos enfants seront-ils baptisés et instruits ? Aurez-vous des prêtres qui vous comprennent, vous assistent à la mort, soient vos meilleurs amis, comme sont les nôtres ? Peut-on partir de là pour s'en aller en paradis ? »

Oh ! la magnifique réponse, partie de tous les points de la République, mais en particulier de la Nouvelle-Angleterre, qui monte, en éclats de fanfare, par-dessus les montagnes de la frontière et s'en va, depuis quarante ans, rassurer nos frères et nos amis de là-bas, calmer les alarmes des mères qui n'ont cessé

Mgr HERMANN BRUNAULT
Évêque de Nicolet

c

b

q
la

n
A
qu
pl
de
ça

qu
leu
to

réa
joi
pa
âm
con

de prier pour leurs pauvres enfants d'Amérique!

Louons-en le Seigneur! Seigneur, soyez-en béni!

***

Or voici, pour être plus rassurante encore, que cette réponse sera proclamée chez nous par la voix autorisée, sincère et aimée de nos évêques.

L'hospitalité de Monseigneur de Fall River n'a pas de frontière. Elle est large comme sa foi. Avec le curé de Saint-Antoine, il s'est souvenu que parmi les fidèles confiés à sa garde pastorale, plusieurs sont les fils et les petits-fils spirituels des archevêques et des évêques du Canada français.

C'était la pensée d'un bon cœur de songer qu'à ces pères il serait doux de constater que leurs enfants n'ont pas dégénéré et les aiment toujours.

Et Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal a bien voulu se rendre à l'invitation. Quelle joie de revoir celui qui a constamment gardé parmi vous des liens si précieux et a suivi d'une âme paternelle tout ce qui vous intéresse et vous console! Je sais—vous me l'avez dit vous-mêmes

—que son nom résonne à vos oreilles comme un honneur qui vous serait un peu personnel, parce que ce nom vous est synonyme d'amour pour les humbles, de luttes pour la classe ouvrière, d'éloquence et de gloire eucharistique.

Avec vous, Monseigneur l'Auxiliaire de Québec, c'est toute la tradition du premier siège épiscopal du nord de ce continent, les annales d'une église, mère de tant d'autres églises, qui repassent, comme des pages ouvertes devant nos yeux. Votre présence au milieu de nous apporte à nos âmes émues tout ce que les souvenirs de l'histoire nationale et les luttes de nos pères pour la foi, tout ce que la fermeté jointe à la bonté la plus condescendante peuvent nous inspirer de reconnaissance joyeuse et de filiale fierté.

Quelle joie enfin pour vous, mes chers amis, d'exprimer aujourd'hui, aux pieds de Jésus-Christ notre chef, votre réponse, —l'affirmation de votre religion conservée et robuste, devant ces évêques venus de loin pour en être les témoins heureux. En présence de tous ces prélats et ces prêtres, vos attitudes de priants sont une confession, l'église que vous avez bâtie, une

éclatante profession de foi. Vos fronts levés vers le sanctuaire, vos yeux dont l'éclat porte l'orgueil sacré de vos croyances proclament hautement que vous êtes encore et partout les fils soumis de vos évêques et de vos prêtres, des catholiques que ni la liberté ni les distances n'ont grisés, pour qui le Christ est le même sous tous les cieux, et qui, pour saluer loyalement le drapeau étoilé, n'ont pas besoin d'oublier le drapeau du Calvaire, ou même le tricolore, la harpe ou la feuille d'érable; des catholiques qui disent à qui veut l'entendre: Nous ne sommes ni d'une origine, ni d'une espérance, ni d'une race, ni d'un credo inférieurs!—Si vous en voulez la preuve: voilà nos pères!

***

Telles sont, mes frères, la profession de foi et les leçons de choses que vous nous offrez. Permettez qu'à ces réflexions toutes de circonstance j'en ajoute quelques autres que cette fête appelle.

Voilà ce que nous sommes, nous avez-vous dit; voilà ce que l'église doit être pour vous, dirons-nous à notre tour.

Vous y avez reçu le baptême, l'eucharistie, des pardons, mille faveurs de la Miséricorde. Elle est la maison de Dieu, et partant, la maison de l'âme; la maison où Lui réside, la maison où elle le reçoit et lui parle; la maison où il est enseigné, comme dit le psaume dans l'office de la dédicace: *Deus in domibus ejus cognoscetur*; la maison, j'allais dire l'école, où l'âme l'entend et le comprend.

C'est cette pensée que je voudrais souligner en rappelant que l'église est, en même temps qu'une *maison fraternelle*, une *école* de doctrine et de courage.

Le chrétien qui entre à l'église, si grand, puissant, savant soit-il, sait qu'il n'entre pas chez un égal: il entre chez notre Père. Il se fait dès lors dans son esprit comme une mise au point, un appèl à l'ordre qui le met à sa place; sous le niveau de la croix, il devient, comme nous tous, un membre de la grande famille. Si un homme du peuple vient s'asseoir près de lui, il n'a pas le droit de lui dire: Vous vous trompez: nous ne sommes pas de même classe!

Tout le monde est de même classe à l'église.

Si, par ignorance, le riche voulait insister, son frère le pauvre n'aurait qu'à écouter un instant le silence éloquent des nefs, il entendrait bientôt comme un écho lointain d'Évangile nommant un pauvre appelé Lazare et un riche qui le supplie d'avoir pitié. Cet écho réveillerait vite à l'autel la voix qui a dit: *Beati pauperes*, et: Venez à moi, vous tous. . .sans distinction, pourvu que vous ayez des fardeaux à porter, des plaies à faire guérir, des larmes à sécher, des bienfaits à recevoir. Tous, et ensemble, puisque c'est la même table qui est dressée, et le même Père offrant le banquet. Tous, les justes pour s'y rafraîchir, faire halte dans la joie et repartir avec courage en entraînant leurs frères; les pécheurs pour pleurer au souvenir des grandes époques heureuses de leur vie, déposer leur charge honteuse dans la miséricorde et l'absolution de Jésus. Tous, puisque tout le monde est de même classe, à l'église, et de même famille.



L'église est aussi une école, école gratuite par excellence, la seule qui le soit en réalité,—une

école de science morale, de philosophie populaire d'ordre, de justice, de bonheur. Telle elle est dans tous les pays du monde, et a toujours été; telle elle est, et il est nécessaire qu'elle soit, en particulier aux États-Unis.

Ce pays, en effet, malgré la liberté et les libertés dont il s'enorgueillit, refuse aux catholiques,—au moins sous une forme passive,—les écoles que leur conscience réclame. Il ne les leur accorde, et encore avec des restrictions et des défiances, qu'à condition de les leur faire payer deux fois. Une loi rétrograde, née du préjugé et maintenue par lui, vous donne la liberté d'acheter votre liberté. Beaucoup de catholiques l'ont achetée. Au prix de lourds sacrifices et d'un travail héroïque, après avoir payé vos taxes pour les écoles où n'entrent pas vos enfants, vous avez bâti vos écoles paroissiales. C'est un des spectacles les plus réconfortants de nos jours. Vous avez même, quand on vous en a donné l'occasion, offert à ceux qui tiennent en suspicion la compétence catholique le spectacle d'une concurrence victorieuse.

Cependant, malgré ces dévouements admi-

rables, combien des nôtres n'ont pas encore leurs écoles *confessionnelles*, ou bien ne savent pas en profiter.

C'est pour eux surtout que l'église doit se faire école et combler les lacunes, en enseignant ce qu'on leur a laissé ignorer, ou en réformant ce qu'on leur a enseigné de trop.

Quand le vénérable cardinal Gibbons donnait naguère les trois causes principales de ruine qui menacent la République, il plaçait, avant le divorce et la soif des jouissances matérielles, l'école publique. C'est que toute science est ténèbres, si elle ne s'illumine d'un rayon d'en Haut; toute atmosphère scolaire est infecte, s'il n'y passe un souffle évangélique; tout enfant contraint aujourd'hui est le révolté de demain, s'il ne connaît l'auteur premier et la sanction suprême des lois qui le contraignent; tout écolier instruit est l'artisan mieux armé et l'instrument plus habile des ruines de l'avenir, si son âme n'est formée par la discipline religieuse et la connaissance des principes immortels de la vérité.

C'est l'œuvre de la chaire catholique de les

lui apprendre, ou de les lui rapprendre, si l'école publique les a déformés en lui.

—Enfants,—enfants de tous les âges, écoutez bien et acceptez ce complément nécessaire à votre instruction:—Vous avez appris ailleurs l'arithmétique; fort bien! Ajoutez ceci à vos connaissances: n'additionnez et ne multipliez jamais des profits, sans connaître l'équité de leur origine.

—Vous arrivez vite, par des méthodes perfectionnées, à des équations d'algèbre, à débrouiller des comptes et a en faire l'équilibre: comptez de même vos obligations et gardez en toutes choses l'équilibre entre vos droits et les droits des autres.

—Vous savez le secret pour faire fortune vite, pour manœuvrer des coudes et frayer votre chemin à travers des concurrents: souvenez-vous que les hommes, votre prochain, ne sont pas une matière corvéable à merci, livrée à l'exploitation des plus forts, que l'honneur vaut mieux que les honneurs, que les succès sans justice sont des hontes, que l'instruction est une arme d'oppresseur, d'assassin et de voleur, quand elle n'est maniée que par des appétits.

—Enfants, l'école vous a outillés pour toutes les luttes de la vie, elle y a ajouté les ornements des arts et des lettres: n'en faites jamais des outils de destruction contre l'ordre et la société, et si, dans les inégalités sociales nécessaires, il vous arrive d'être des vaincus, respectez quand même l'autorité légitime et n'allez pas, par des haines, des violences et des révoltes socialistes, multiplier vos malheurs et perdre la compensation promise par le Dieu, devant lequel toute défaite peut devenir une victoire.

—L'école vous a appris l'origine des continents, l'histoire, la géographie des patries et des peuples: gardez dans vos mémoires une autre origine, divine celle-là, qui vous fait fils de Dieu; la géographie d'une autre patrie, en haut celle-là, notre patrie du ciel, la patrie dont on nous entretenait au catéchisme de l'école, en nous apprenant d'où nous venons, où nous allons, par quel chemin il faut arriver; celle qu'on ne conquiert pas avec de l'argent et qui est la fin dernière de toutes les ambitions des cœurs nobles, croyants, planant au-dessus de la matière, et qui ne bâtissent pas sur cette terre, dans les jouissances,

les succès, les richesses, les honneurs et tous les hochets d'un jour, leur demeure permanente.

Voilà ce que l'école catholique ajoute, et, pour ceux qui ont le malheur d'en être privés, ce qu'ajoute l'église à l'instruction neutre.

***

J'ai dit de plus que l'église est une école de courage.

Savoir n'est pas assez. La science, comme la foi, est morte, si elle demeure sans œuvres. C'est ce qu'à prêché Jésus lui-même, en définissant cette milice qu'est notre vie, et le royaume des cieux que, seuls, les courageux enlèvent de haute lutte. C'est ce que continuent de prêcher à l'église les prêtres de Jésus, en ranimant sans cesse nos ardeurs pour toutes les batailles chrétiennes.

Par ailleurs, cette école de courage et d'action nous est, plus que jamais, devenue nécessaire, et, plus que jamais, il nous faut, de la chaire, en recevoir les motifs et les impulsions. *Deus mandavit unicuique de proximo suo*: A chacun de nous, Dieu a commandé d'aider au salut

du prochain. A chacun, à tous, aux prêtres d'abord, puis, dans le respect de la hiérarchie et de la discipline, aux laïques eux-mêmes.

La doctrine de certains catholiques, qui voudraient laisser au clergé seul les œuvres religieuses, est une illusion fatale, si elle n'est une inspiration d'hérésie. Les attaques viennent de partout et sous toutes les formes; la défense doit également partir de tous les rangs.

A le bien prendre, les laïques ont plus d'intérêt que les prêtres à sauvegarder l'influence bienfaisante de l'Église, de sa morale, de son éducation et de ses principes. Le prêtre, lui, après son devoir accompli, s'en va à sa récompense; le laïque se survit dans ses enfants. L'apostolat qu'il exerce contribue à leur laisser la meilleure part de leur héritage.

Nous ne vivons plus en un temps où le père de famille a rempli tout son devoir, quand il a été à la messe, a fait sa prière, a communié, s'est bâti une jolie maison, a payé ses dettes, retiré ses loyers et marié ses filles.

Au chrétien, l'enseignement de l'Église demande davantage.

Elle ne veut pas, au moment où l'on conspire contre le Christ, dans les théâtres, chez les buveurs, dans les officines des journaux, des gouvernants, des viveurs et des sociétés de tout nom, elle ne veut pas que ses enfants, mis en cause pour Lui, répondent en rougissant: « Je ne connais pas cet homme! » Elle ne veut pas de répétition de la scène de Gethsémani.

Et pourtant, comme elle se joue dans le monde cette scène navrante! D'un côté, les disciples qui dorment, de l'autre, les traîtres qui agissent; d'un côté l'ardeur fiévreuse qui travaille en secret, ramasse et pousse en avant tout ce qui d'instinct haît la vérité et court à l'ignominie, serviteurs méprisés de toutes les rancunes et de tous les fanatismes, actifs pourtant et prêts à tous les sacrifices pour assurer . . .quoi donc? le baiser de leur trahison.

D'autre part, c'est la même insouciance des catholiques qui laisse faire. Ils savent bien que le scandale se répand et qu'on foule aux pieds les droits de la vérité et de la conscience; mais agir, eux? A l'action, opposer l'action, à l'organisation des forces pour le mal, opposer l'organisation des

forces pour le bien? Ne leur demandez pas ces sacrifices. Est-ce qu'ils sont tenus de perdre du repos, de l'argent, de la popularité, pour défendre le Christ? Cela est bon pour les partisans du mensonge et de Satan! Mais pour Jésus-Christ est-ce qu'on n'a pas fait assez quand on a communié, juré fidélité, suivi jusqu'à la porte du jardin, et qu'on a eu de la peine en Le voyant agoniser?

Et ils dorment!

Et voilà pourquoi, quand les deux cités viennent en face l'une de l'autre, les tenants du Christ plongés dans une égoïste sécurité, et les impies remuants et affamés, quand la lutte s'engage entre le bien et le mal, entre le nombre et le droit, c'est si souvent,—ô honte qui déconcerte! —c'est si souvent un vulgaire Iscariote qui l'emporte!

Qu'il n'en soit jamais ainsi chez vous! Et j'exprime là plus qu'un souhait, plus qu'une espérance:—j'exprime la certitude de votre fidélité chrétienne et de votre apostolat.

Vos sacrifices passés, garantissent ceux de l'avenir. Votre église, maison de Dieu, école de

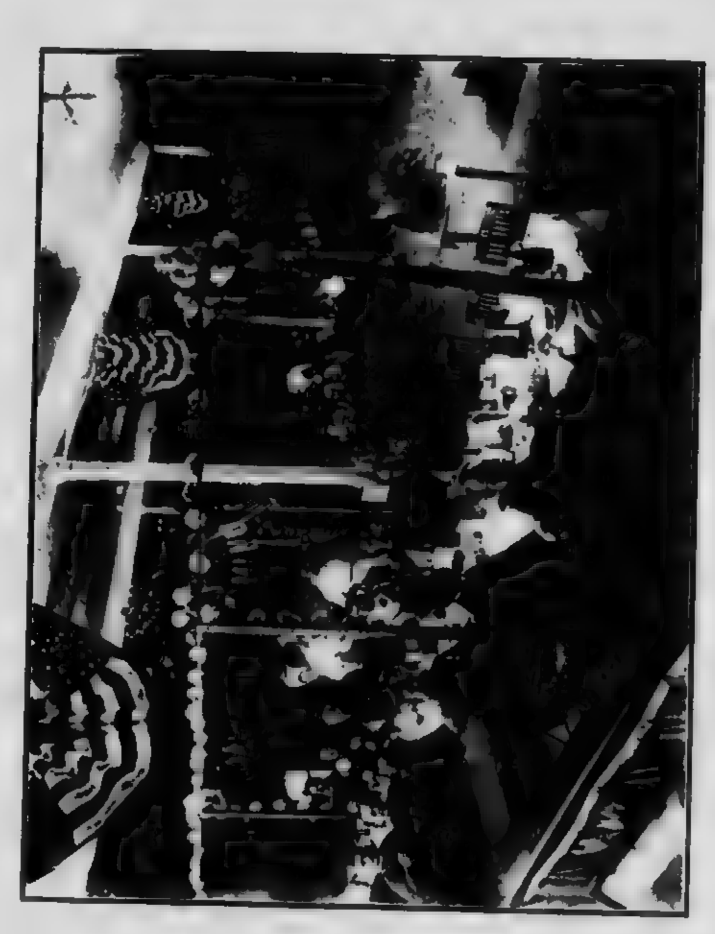
doctrine et de courage, en maintiendra la stabilite, en continuant d'être pour tous la maison fraternelle, de la prière et du bonheur, comme je vous le souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur.

***

La cérémonie se termina par une courte allocution de Mgr Feehan. Sa Grandeur félicita le Curé et ses paroissiens. Puis il remercia en termes délicats, et en un excellent français, les évêques du Canada et tous les prêtres qui avaient daigné participer à cette fête.

a-
on
je
ei-

o-
le
r-
es
ui



BANQUET DU 28 NOVEMBRE 1912

Le Banquet

A l'issue de la messe, les évêques, les prêtres et quelques autres invités furent priés de descendre dans la crypte de l'église, où le dîner était servi.

Le menu et le service de ce banquet avait été confiés à M. Whitfield; la décoration de la salle, à MM. Dauphinais et Folster. Les chrysanthèmes qui ornaient la table d'honneur, les branches de vigne tressées en arches au dessus des convives, les banderolles et les drapeaux multicolores, plusieurs écussons portant les armoiries des évêques: tous ces décors, dans un flot de lumière, formaient un spectacle féerique.

Pas de discours, pendant et après le dîner. Et si nouveau que cela ait paru, personne ne s'en est plaint.

En revanche, de la musique, de la bonne musique, et par un bon orchestre,—sous la direction de M. Alphonse Robitaille, un paroissien de Saint-Antoine et brillant élève du Conservatoire de Bruxelles.

M. Deslauriers crut répondre à la curiosité bien légitime des convives, en leur distribuant à la fin du banquet un feuillet contenant quelques statistiques de Saint-Antoine.

«Voici, y lisons-nous, les différentes soumissions faites pour la construction de l'église St-Antoine, d'après les plans et spécifications de Jos. Venne, architecte de Montréal. Les clochers et la claire-voie devant être en bois et en ardoises

John B. Sullivan	$297.000
J. W. Bishop & Cie	289.700
Dubuque	229.000
Fauteux, Canada	200.000
Pauzé Fils, Canada	196.000
Beaulieu Fils, Canada	180.000
Benj. Smith & Cie	180.800
M. J. Houlihan	166.000

«Lorsque l'entreprise fut confiée à M. J. Houlihan, en 1903, la paroisse n'avait en caisse que $11,000. Le 5 octobre 1904, lors de l'accident, M. J. Houlihan avait déjà reçu $96,648.36. C'est-à-dire, tout le montant qui lui était dû. La paroisse ayant mis M. J. Houlihan de côté, a démoli et reconstruit une grande partie de

l'ouvrage déjà fait et payé. Pour refaire ces travaux, pour terminer l'église, y compris les systèmes de chauffage et d'éclairage, les orgues, les autels, les bancs, les vases sacrés, les ornements, enfin tout l'ameublement, la paroisse a dû débourser $245,360—y compris les frais du procès s'élevant à $26,000. En y ajoutant les $96,648 déjà payés à Houlihan l'église coûte donc $342, 000. La paroisse St-Antoine a aujourd'hui, le 28 novembre, 1912, une dette consolidée de $130, 000 à 4½ p. c. sans dette flottante.

« De sorte que la paroisse a payé en moins de 9 ans $212,000, tout près de $24,000 par année.

« En se basant sur ces chiffres, sans escompter l'avenir, il est facile de prévoir que dans cinq ans la paroisse St-Antoine n'aura pas un sou de dette. »

***

Au café, M. le curé monta sur l'estrade des musiciens et termina le banquet par l'allocution suivante :

MESSEIGNEURS, MES CHERS CONFRÈRES,
MESSIEURS,

Lorsque j'ai présenté le programme de cette fête à l'approbation de Mgr Feehan, je lui ai

demandé la faveur de n'avoir pas de discours après le banquet. Sa Grandeur me répondit: «Je veux bien; mais à condition de me laisser au moins remercier Nos Seigneurs les évêques et les prêtres qui seront présents à cette fête.»

Ce désir était aussi le mien. Mais voilà que Monseigneur a fait ses remerciements après la messe pontificale! j'en suis heureux, puisque cela lui a aussi fourni l'occasion de remercier mes paroissiens.

—«Seulement, vous remercierez vous-même, après le banquet,» a-t-il ajouté, tout à l'heure. Et comme je ne veux pas commencer aujourd'hui à désobéir à mon évêque, je m'exécute.

Remercier est une tâche agréable, sans doute; mais ce qui n'est jamais aisé pour moi, c'est de dire mes pensées et mes sentiments en public,—à moins qu'il ne s'agisse de demander une collecte.—Je sens trop, cependant, mon cœur déborder, en ce moment, de joie et de reconnaissance, pour ne pas trouver des mots pour le dire.

Reconnaissance d'abord envers mon évêque. Il a été pour moi d'une bonté toujours paternelle. C'est à lui que je dois et à la confiance qu'il m'a

sans cesse manifestée d'avoir traversé heureusement les épreuves des dernières années. Il faut bien des revers pour ébranler un curé qui s'appuie sur son évêque, et que son évêque soutient!

Je suis aussi très reconnaissant envers Messeigneurs les évêques du Canada, et envers Mgr Da Sylva, qui ont daigné prendre part à notre fête.

J'ai pour Mgr Bruchési en particulier un merci plus cordial encore, si c'est possible. C'est que, tout d'abord, je viens de l'archidiocèse de Sa Grandeur; j'ai même eu l'honneur, alors que Mgr était chanoine, de faire du ministère à ses côtés, chez le bon M. Dauray, de Woonsocket. Pendant sept mois, Monseigneur avait tâché, au milieu de nous, de refaire ses forces compromises; j'ai encore toute vive dans la mémoire, une parole qu'il me dit avec tristesse, après une nuit sans sommeil:

—« Mon cher, je suis un roseau brisé . . . mais que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

La volonté de Dieu s'est accomplie,—elle s'accomplit toujours,—et je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie nous saluons, dans Sa Grandeur, le roseau brisé.

Ma reconnaissance débordante aussi pour M. Venne, l'architecte de notre église. Il a tout le mérite d'avoir conçu le plan grandiose de l'édifice; et ce lui doit être une grande joie de le voir exécuté tel qu'il la conçu. Notre artiste, M. Castagnoli a su comprendre l'idée de M. Venne, et il l'a traduite en couleurs merveilleuses, chaudes, vives; il la fait chanter par ses anges et ses sculptures admirables.

Je remercie nos avocats. Ils m'ont sauvé de la ruine; — quelqu'un m'a même dit: de la chaise électrique.

Je vous remercie tous, mes chers confrères, de m'avoir apporté aujourd'hui, par votre présence, cette nouvelle preuve de sympathie;—je vous convie encore pour la cérémonie de ce soir—je sais que vous désirez entendre l'éloquent archevêque de Montréal.

A cette même table, à six heures, ce soir, vous trouverez encore du pain de saint Antoine.

***

Le banquet n'était fini que depuis une heure à peine, quand commença le concert d'orgue.

Ce fut un enchantement. M. Oscar Fontaine y mit en œuvre toutes ses qualités d'artiste, son goût exquis, une grande variété dans le choix de ses morceaux et une maîtrise parfaite de son instrument.

Sur l'orgue, tous furent intarissables de louanges, les musiciens plus que les autres. On renouvela tous les éloges qui avaient suivi le concert du 10 septembre.

Dernière Cérémonie

Les vêpres pontificales commencèrent à sept heures et demie. Elles furent chantées par Mgr Brunault, assisté par M. l'abbé Georges Rainville, de Salem. Le R. M. Jasmin, chanoine et curé de Sainte-Thérèse, et le R. P. Pilon, de New York, agissaient comme diacre et sous-diacre d'honneur. M. l'abbé Charles Clerk remplissait la fonction de maître des cérémonies.

Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr l'archevêque de Montréal prononça l'éloquente exhortation qui suit.

> *Tua sunt omnia, et de manu tua accepimus quæ dedimus tibi.*
>
> Tout vous appartient, Seigneur, et c'est de votre main que nous avons reçu tout ce que nous vous avons donné.
>
> I PARALIPOMÈNES, XXIX, 14.

MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

En m'invitant à assister à l'inauguration de votre église, votre curé m'a écrit: «Mes parois-

siens comptent sur vous, car un grand nombre d'entre eux viennent de votre diocèse et se regardent un peu comme vos fils. »

De lui-même il n'avait besoin de rien dire. Je le connaissais depuis longtemps. Des liens d'intime affection m'unissaient à lui. Je savais qu'un patriotisme apostolique lui avait fait quitter la terre de son berceau, pour venir travailler dans cette partie de la Nouvelle Angleterre. De loin, j'ai suivi ses travaux et ses œuvres: c'était plus qu'il n'en fallait pour que je me rendisse avec empressement à son appel: je suis venu.

Nous sommes, mes frères, au soir d'un beau jour. La fête que nous venons de célébrer ensemble laissera dans tous les cœurs d'ineffaçables souvenirs. Elle a été la réalisation de vos vœux, en même temps que la récompense de votre foi et de votre générosité.

Pasteur et fidèles, vous avez accompli une œuvre qui restera un de vos plus beaux titres de gloire. Cette œuvre, soyez-en sûrs, est comprise et appréciée sur la terre comme elle l'est dans les cieux. Le Seigneur vous dit à tous, il me semble,

comme autrefois à son serviteur David: «Quand vous avez pensé en votre cœur à bâtir une maison à mon nom vous avez bien fait.»

Les évêques et les prêtres si nombreux, venus de partout, pour prendre part à vos saintes réjouissances vous répètent l'éloge divin: «Vous avez bien fait.»

Lorsque, ce matin, sous la présidence du vénéré et sympathique évêque de ce diocèse, se déroulaient dans toute leur magnificence les cérémonies sacrées, lorsque toutes les âmes fondues en une seule âme faisaient monter vers le ciel leurs supplications et leurs actions de grâces, je me rappelais le souvenir touchant que les livres saints nous ont laissé de la dédicace du temple de Salomon.

Toute cette page serait à lire et à méditer en ce moment. Elle vous convient, mes frères, à tant de titres, avec cette différence, toutefois, qu'à Jérusalem ce n'était que la figure et qu'ici nous avons la divine réalité. Je la résume.

David avait pris possession de son riche palais. Il y vivait heureux. Un jour il dit au prophète Nathan: «Voyez, j'habite une maison de

cèdre et l'Arche de l'Alliance est sous des tentes de peaux. Cela ne doit pas être; je bâtirai au Très-Haut un temple qui soit digne de lui. » Et Nathan lui répondit: « Votre pensée est agréable au Seigneur, mais ce n'est pas vous, c'est Salomon votre fils qui lui élèvera la demeure que vous avez rêvée. »

David se soumit et légua à Salomon le glorieux héritage. Il avait amassé déjà les plus précieux trésors. Dès qu'il succéda à son père, Salomon entreprit de recueillir l'or et l'argent, et l'airain, et le fer, la pierre, le marbre, et les bois les plus rares. Il mit à exécuter l'œuvre qui lui avait été confiée toute son ardeur, toute sa sagesse, tout son amour. Il alla chercher au loin les architectes dont il avait besoin; il appela les ouvriers les plus habiles, et des milliers commencèrent les travaux gigantesques qui devaient durer sept années entières.

Et après sept années, le temple put enfin être dédié au Seigneur. Ce fut une fête comme il ne s'en était pas encore vu sous le soleil. Israël y accourut de partout. Elle dura quatorze jours. L'enthousiasme était dans toutes les âmes; les

victimes pacifiques furent immolées par milliers; l'Arche d'Alliance fut placée dans le Saint des Saints. Le Tout Puissant faisait sentir sa présence à son peuple aimé. Et alors Salomon, tombant à genoux, fit une prière comme jamais prière n'était encore sortie d'une bouche humaine. C.était une prière et c'était un chant. Écoutez.

«Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? Car si le ciel et les cieux des cieux ne vous peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie?»

A cette question qui trouble sa raison, Salomon répond dans son cœur, comme plus tard répondra saint Jean en présence de l'auguste mystère de l'Incarnation du Verbe. Il croit à la bonté et à l'amour infini de Dieu, Et il poursuit:

«Seigneur, si quelqu'un a péché, et s'il vient ici repentant, n'est-ce pas que vous lui accorderez son pardon? Si le ciel est fermé, s'il ne pleut point à cause des fautes de votre peuple, et si, en ce lieu, le peuple vous prie et fait pénitence, n'est-ce pas. Seigneur, que vous laisserez

MGR PAUL BRUCHÉSI
Archevêque de Montréal

to
Si l
im
gne
ce
vo
bo
au
pe
tou
cou
I
I
logu
con
tife
les c
dan
I
tem
chos
l'ho
pait
ve

tomber sur la terre la pluie qui la rendra féconde ? Si la famine ou la peste éclate, et si l'on vient ici implorer votre miséricorde, n'est-ce pas Seigneur que vous aurez pitié, et que les fléaux cesseront ? L'étranger lui-même qui viendra ici vous invoquer ressentira les effets de votre bonté. Seigneur, que vos yeux soient ouverts aux supplications de votre serviteur et de votre peuple d'Israël, afin que vous les exauciez dans toutes les choses pour lesquelles ils auront recours à vous. »

Et Salomon pria plus longtemps encore.

Mes Frères, ne sont-ce pas des prières analogues, pleines de la même foi et de la même confiance que l'Église, par la voix de son pontife a adressées sous ces voûtes au Seigneur ? Et les célestes bénédictions sont descendues abondantes sur vous et sur vos foyers.

Donc, vous avez vous aussi construit un temple. C'est ce que Lacordaire a appelé la chose la plus grande et la plus belle que l'homme puisse faire ici-bas. Et il ne se trompait point, car par le temple l'homme prouve sa foi en Dieu, affirme le besoin qu'il a de

lui et démontre la nécessité du culte public.

Les païens avaient couvert leurs villes et leurs campagnes d'édifices sacrés. Et qu'étaient-ce, cependant, que les dieux et les déesses qu'ils honoraient ? Est-ce qu'ils ne personnifiaient pas souvent le vice aussi bien que la vertu ? Les idoles de pierre ou de bronze qui les représentaient avaient des yeux et ne voyaient point, des oreilles et n'entendaient point. Il n'y avait en réalité rien à espérer de leur prétendue puissance. Y eut-il jamais un cœur humain qui les aima ? Et cependant le temple s'imposait. Une cité sans lui eut été déserte et vouée à tous les malheurs. Et il est étonnant de voir le respect avec lequel on entrait dans cette demeure riche ou modeste consacrée à la divinité.

Pour nous, enfants de lumière, nous connaissons mieux notre Dieu. Il est notre Père et il nous aime infiniment. C'est notre Créateur et notre Rédempteur. Il est descendu au milieu de nous et a pris notre nature. Pour nous il a souffert et il est mort. Il est ressuscité et remonté triomphant dans le ciel; mais avant de nous quitter, il a trouvé le moyen de perpétuer sa

présence parmi nous jusqu'à la fin des siècles. Il nous a donné son Eucharistie! Depuis le soir à jamais mémorable de la Cène, l'Hostie consacrée n'est pas disparue de la terre. Nous l'avons avec nous partout où, par cinq paroles des lèvres d'un prêtre, s'opère le grand et réel prodige de la transubstantiation. Et sous l'hostie, c'est lui Jésus-Christ, Dieu et homme que nous possédons et que nous adorons! Dès lors, pourra-t-on jamais trop faire pour l'hostie? pourrons-nous jamais lui rendre trop d'hommages? Ciselez donc vos ciboires d'or, érigez vos tabernacles, élevez vos cathédrales et vos basiliques; Michel-Ange, prends le Panthéon et porte-le dans les airs pour en faire la coupole du plus majestueux temple de l'univers. On construit des palais pour les princes et les rois de ce monde. Que les plus riches palais soient pour le roi du ciel caché et vivant sous la blanche hostie.

La raison et le cœur tiennent ici le même langage. Un peuple, du reste, donne la mesure de sa foi par le zèle et la générosité qu'il met à bâtir ses églises. Le treizième siècle fut le plus grand siècle de foi, et voyez les superbes cathé-

drales dont il a enrichi l'Europe. Il avait véritablement compris le don de Dieu.

Mes frères, vous êtes des hommes de foi et vous l'avez démontré éloquemment en dotant votre paroisse de ce beau monument religieux. J'ai lu au frontispice l'inscription qu'on y a gravée: «*ÆDIFICAVERUNT DOMINO OPIFICES SANCTI ANTONII.*» «Ce sont les ouvriers de St-Antoine qui l'ont érigé au Seigneur.»

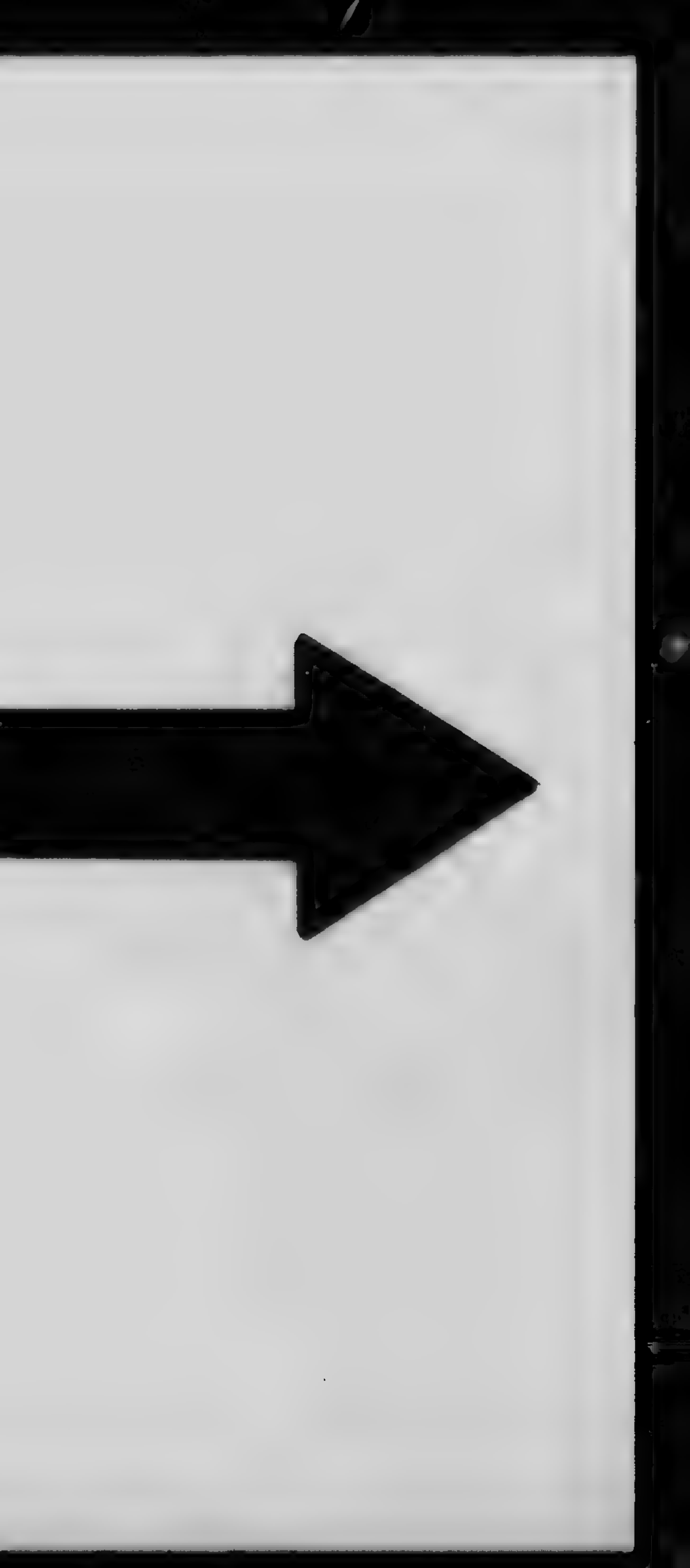
OPIFICES.....Non pas les hommes de la finance, les privilégiés de la fortune, ceux qu'on appelle «des millionnaires,» mais ceux qui travaillent, ceux qui peinent et gagnent leur pain à la sueur de leur front, hommes de tout métier et de tout négoce, jeunes gens et jeunes filles de l'usine, serviteurs et servantes, voilà ceux qui ont fait l'œuvre admirée de tous. Voilà ce qui m'émeut, et c'est la parole que j'emporte dans mon coeùr: «*Ædificaverunt Domino opifices Sancti Antonii.*»

Mais le premier de ces ouvriers, le chef zélé et inlassable, ai-je besoin de le nommer? Son nom est aujourd'hui sur toutes les lèvres comme

il est dans tous les cœurs. Je sais les démarches, les sollicitudes les contrariétés, les angoisses, les larmes mêmes que votre église lui a coûtées. Mais Dieu a béni ses labeurs. C'est maintenant pour lui le jour du triomphe et de l'action de grâces, car il a pu mener à bonne fin ce que j'appellerai la grande œuvre de sa vie de prêtre et de pasteur.

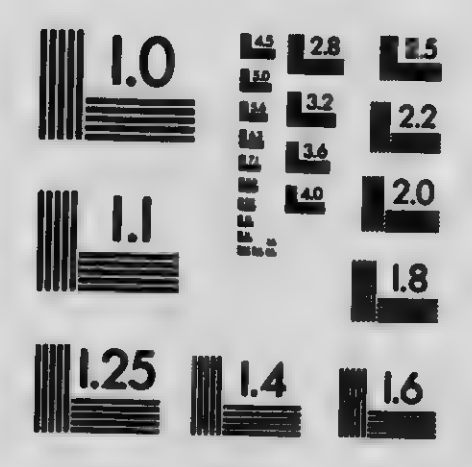
Mes frères, Dieu est content de vous. Pour lui, pour sa maison, vous avez donné joyeusement, de votre superflu et peut-être même de votre nécessaire. Et je vous entends me dire que vous donnerez encore et de grand cœur. Je vous félicite de comprendre si bien votre devoir de chrétiens et de paroissiens catholiques. Après tout, n'est-il pas vrai que vous n'avez fait que rendre à Dieu une partie des biens que vous teniez de lui ? Ce que vous avez donné ne vous a pas appauvris. Votre charité, au contraire, n'a-t-elle pas été la cause du succès dans vos entreprises et du bonheur qui a régné dans vos foyers? Il ne sera jamais vaincu en générosité, Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense le simple





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

verre d'eau donné au pauvre en son nom.

Et maintenant, mes frères, laissez-moi vous demander de venir souvent dans ce lieu de bénédictions et de grâces. Que le divin tabernacle voit se succéder de nombreux adorateurs. Aimez à assister à l'auguste sacrifice de la messe, et à vous agenouiller souvent, parents et enfants, à la table sainte. Vous entendrez Notre-Seigneur qui vous appelle. A ses pieds vous viendrez chercher la lumière et le courage, et devant vos belles stations du chemin de la croix vous méditerez ses souffrances et son amour.

Mais, mes frères, il faut l'avouer, toute œuvre faite par la main de l'homme est exposée à disparaître et à périr. Nos temples, qu'ils soient de granit ou de marbre, restent toujours soumis à l'action du temps. Le temple de Salomon fut réduit en cendres par Nabuchodonosor; il avait duré quelques cents ans.

Il est un temple où nous sommes tous conviés, et que les siècles ne sauraient entamer, temple béni, séjour des élus, où nous verrons Dieu face à face tel qu'il est et non-seulement à travers les fragiles apparences de l'Eucharistie;

où nous le louerons et le chanterons, sans avoir à implorer jamais sa miséricorde pour nos fautes puisque nous serons confirmés dans son amour. C'est vers ce temple que doivent monter aujourd'hui nos désirs et nos espérances.

Lorsque Clovis, converti par la prière de Clothilde, entra le jour de Noël dans la cathédrale de Rheims, pour y recevoir le baptême, ému à la vue des lumières étincelantes, et des décorations de fête, il dit au saint évêque Rémi: «Mon père, est-ce ici le royaume du Christ dont vous m'avez parlé?» Et Rémi répondit: «Oh non, mon fils, c'est le chemin qui y conduit.»

Je vous laisse cette parole, mes frères, en terminant. Votre beau temple est le parvis du royaume de la vérité et de la charité; donnons-nous rendez-vous dans les tabernacles éternels.

Ainsi soit-il.

Conclusion

En terminant cette notice, nous voudrions à notre tour exprimer nos humbles félicitations à la paroisse Saint-Antoine. Nous voulons aussi la remercier. L'œuvre qu'elle a accomplie nous apporte à tous un peu de fierté. Au risque de lui déplaire, tous les Franco-américains sentent le désir de lui ravir un peu de sa gloire. C'est la gloire des nôtres, et—en pareil cas du moins—on aime à être solidaire.

Nous ajoutons un souhait.

Après avoir glorifié Dieu extérieurement, comme ils l'ont fait, que les paroissiens de Saint-Antoine continuent de le glorifier dans leur âme, par une piété sincère, une foi agissante, une fermeté absolue dans leurs principes, un attachement inébranlable à leurs traditions et à l'Église.

Le curé qui travaille avec eux et pour eux a droit d'attendre cette fidélité. Il leur en fournit d'ailleurs tous les moyens, par son zèle, les congrégations qu'il a établies, les cinq semaines de

retraite qu'il fait prêcher chaque année, les pratiques de dévotion qu'il ranime sans cesse et la réception fréquente des sacrements.

L'illustre patron de la paroisse saint Antoine demande à ses enfants cette fidélité: il l'a déjà payée de tant de faveurs!

Le Christ la demande aussi,—et sa voix doit être souveraine.

APPENDICE

Dons faits à la nouvelle Église

Première station du Chemin de la Croix, par le R. M. H. Deslauriers; *deuxième*, Mgr J.-E. Cassidy, V. G.; *troisième*, la famille Elphège Bonneau; *quatrième*, la famille François Fahey; *cinquième*, la famille John B. Perra; *sixième*, la famille Joseph Bertrand; *septième*, la famille J.-A. Bouvier; *huitième*, Guillet Frères; *neuvième*, la famille Moïse Brouillet; *dixième*, la famille J.-E. Gendron: *onzième*, la famille Abraham Viens; *douzième*, la famille Alfred Carrière; *treizième*, Aldège Chaussé; *quatorzième*, la famille Philippe-A. Richard.

Lampe du Sanctuaire, M. et Mme U.-E. Collette; *maître-autel*, M. Nazaire Chainé; *chaire et autel St-Joseph*, M. Ovila Robitaille; *autel Ste-Anne*, Dames de Ste-Anne; *autel de* la *Ste-Vierge*, Enfants de Marie; *autel du S.-Cœur*, Smith Frères; *statue du S.-Cœur*, M. Adolphe Florent; *un ciboire*, le Tiers-Ordre; *statue de St-Joseph et cloche du sanctuaire*, M. Joseph Zoël

Boucher; *bénitier en marbre du vestibule central*, M. le Dr Paquin; *deux Anges adorateurs*, M. et Mme J.-A. Bouvier; *portes de tabernacle en bronze doré, première*, M. Alphonse Ricard; *deuxième*, M. Arthur-E. Perron; *troisième*, M. A.-D. Bourbo; *quatrième*, M. Ferdinand Leblanc; *cinquième*, MM. Edouard Carrière et Arthur Cloutier; *bénitier, ange avec coquille*, Mlle Anna Larose; *bénitiers, deux coquilles*, la famille Thomas Lemieux; *un ciboire*, M. Chs-A. Poirier; *un calice*, la famille J.-Emile Gendron; *un calice*, la famille Albert-H. Doyle; *un calice*, la famille Anselme Carrière; *un reliquaire*, M. Odilon Jarry; *chandeliers du maître-autel*, M. Tancrède Bienvenu; *chandeliers, des autels latéraux*, M. Théodore Loranger, Mlle Lucille Perron, M. Louis Girard, Dames de Ste-Anne; *chandelier Pascal*, M. Ernest Dionne, ex-échevin; *Table de Communion*, enfants de l'école paroissiale-1912; *garniture de tous les tabernacles*, Mlle Éléonore Crépeau; *croix de procession*, M. Napoléon Milotte; *un voile de tabernacle*, Mme Vve R.-E. Fontaine.

Ont donné $5.00 *ou plus:* Henri Magnan, J.-A. Bouvier, Camille Côté, Virginie Allain, J.-B.

Perra, Léon Desrosiers, Isidore Thibault, Joseph-C. Bourassa, F.-X. Turgeon, Ovila Robitaille, M. Péloquin, Jean Richard, Azarie Lacombe, Arsène Dionne, Walter Dionne, Sylva Bertrand, Ferdinand Girouard, Henri Forand, Mélas Allain, Pierre Beauregard, Dr Fortin, Philippe St-Onge, Pierre Demers, Vve Joseph Gobeil, Séraphin Lemaire, Nicholas Spirlet, Alphonse Ricard, Nathalie Farly, Ferdinand Leblanc, Nazaire Chainé, J.-O. Houle, Léon Branchaud, Dr Emile Arcand, Joséphine McGee, Aza Augé, William Séné, Ludger Sansouci, Louis Magnan, Arthur Cloutier, Odilon Jarry, Napoléon Deslauriers, Willie Beauregard, Olivier Cormier, Dr Lamoureux, Elphège Bonneau, Clovis Labadie, Dominique Jarry, Charles Poirier, Hilaire Therrien, Oscar Goddu, William Petitpas, Clément Savoie, J.-B. Côté, Vve François Bonneau, William Breault, Honoré Comeau, Arthur Coulombe, Pierre Lapointe, Xavier Charbonneau, Hector Michon, Odilon Ciguère, Thomas Lemieux, Louis Sylvestre, Pierre Léger, Ferdinand Roberge, Vve. Malige, Ovide Gélinas, Mme E. Patenaude, Joseph Carrière, Albert Côté,

Alfred Maurice, Corinne Lapointe, Honoré Michaud, Napoléon Ricard, Vve Calixte Daigle, S. Trahan, Louis Marchessault, Olivier Mandeville, Louis Gagnon, H. Gaucher, Prospère Martel, Vve Olivier Giguère, Emile Roy, Emile Bossé, J. McLean, Norbert St-Pierre, Dr A. Richard, Edmond Martin, Vve. A. N. Ouimet, Mlle Marie Lemieux, Moïse Brouillette, Mme Mary Becker, O. Fontaine.

Curé et Vicaires de Saint-Antoine

R. M. HORMISDAS DESLAURIERS

Le curé de Saint-Antoine est âgé de cinquante-un ans. Il naquit en 1861, à Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne, P. Q.

Son père était un entrepreneur-charpentier, à qui on doit la construction de plusieurs églises et autres édifices remarquables. C'est de lui, sans doute, que son fils hérita du goût pour les splendeurs de l'architecture et son vif amour des belles églises.

Il tint de sa mère une santé délicate, beaucoup d'initiative, une vivacité toujours en éveil, une sensibilité de cœur et de nerfs qui lui rendirent le dévouement et les enthousiasmes faciles.

Né à la porte du Séminaire de Sainte-Thérèse, il put y faire ses études sans presque quitter la maison. Il y étudia même la théologie, et fut ordonné, en 1885, par Mgr Fabre.

Son premier apostolat consista à surveiller la récréation des élèves du Collège: le consolant ministère d'un *maître de salle*! Comme diversion il ajoutait à cette besogne celle d'un cours accessoire,—d'anglais, si je ne me trompe—ce qui lui permettait d'apprendre en l'enseignant une langue pour laquelle il n'avait qu'un goût relatif.

Enfin le vicariat arriva! Son archevêque envoya M. Deslauriers à Chambly, chez le vénéré M. Lesage.

Après vingt-cinq ans, le curé de Saint-Antoine parle encore de Chambly en termes qui en disent long sur les consolations qu'il éprouva dans son premier ministère paroissial, et sur les vertus du curé qui l'initia à ses fonctions sacrées. Malheureusement le climat n'allait pas à sa santé débile. Pour refaire ses forces, il demanda de passer aux États-Unis, tout en gardant l'espoir de reprendre un jour son travail au milieu des siens.

Dieu en disposa autrement.

En 1888, il entrait chez le R. M. Dauray, au Précieux-Sang, de Woonsocket, R. I. C'était

alors l'unique paroisse canadienne-française de cette ville, très importante par le nombre des fidèles et des œuvres qu'il fallait y mener de front. Sept années durant, le vicaire s'y dépensa généreusement. Malgré ses fatigues, ses entreprises menées à bonne fin, ses courses, ses veilles, ses longues séances au confessionnal, il sentait chaque jour sa santé se fortifier.

Evidemment le climat lui allait. Et comme il vaut mieux, pour la gloire de Dieu, vivre et travailler sous un ciel étranger, que mourir sous le ciel de la patrie, M. Deslauriers demanda à son évêque et obtint d'être agrégé au diocèse de Providence.

En 1895, alors que le Rhode-Island et le diocèse de Fall-River ne formaient encore qu'un seul diocèse, Mgr Harkins érigea une troisième paroisse canadienne à New Bedford; il détacha à peu près trois cents familles du Sacré-Cœur et fonda Saint-Antoine.

Après dix ans de ministère et d'expérience, M. Deslauriers devenait curé.

Ce qui a été dit au cours de la notice historique qui précède nous fait assez connaître sa

vie depuis dix-huit ans, pour qu'il ne soit pas besoin d'y revenir et d'insister.

Au reste, presque tous ceux, croyons-nous, qui liront cette notice, ont connu de près ou de loin le Curé. Nous ajouterions peu d'inédit à ce qu'ils savent, ou ont entendu dire. Il est de ceux dont on a beaucoup répété les notes biographiques. Certaines divergences d'opinion sur son compte—il y en a toujours—venues de l'admiration, de la malignité, de l'amitié des confrères, de l'exagération naturelle à ceux que les succès des autres offusquent, n'ont servi qu'à mieux mettre en relief cette physionomie originale.

Aux éloges de l'admiration, l'envie rend parfois ce service de les empêcher de tourner à la caricature.

Sous ce rapport, M. Deslauriers n'a pas à se plaindre: il a été bien traité. Et s'il lui arrive encore, dans ses relations sociales et en affaires, de croire trop facilement aux hommes, il ne se fait plus guère d'illusion sur certains éloges et certains désintéressements.

Qu'il n'aime pas la contradiction et la cri-

tique: c'est possible, je ne le nie pas. Qu'il déteste la louange fourbe et les retours envieux: ça, j'en suis sûr et je l'affirme.

La vie lui en a appris long, et les voyages aussi. Mais rien n'a diminué en lui sa charité et son dévouement pour ses paroissiens.

Trois voyages en Europe,—toujours pour y prendre un repos nécessaire,—ont considérablement ajouté à ses connaissances des hommes et des choses, à l'intérêt et aux charmes de sa conversation, à son sens déjà aigu d'observateur.

Son hospitalité est chaude et large comme son cœur. C'est son amitié qui préside à sa table: on la sent, on la goûte partout, et elle est abondante.

Ceux qui ont pris part à ses conversations d'après dîner, qui l'ont vu marchant de long en large le long de son billard, nerveux, gesticulant, remuant fièvreusement sa petite taille qui commence à s'arrondir—lançant en fusées ses anecdoctes et ses éclats de rire, savent quels gais quarts d'heure on passe chez lui, et quel utile repos on peut y trouver.

Les paroissiens de Saint-Antoine ont long-

temps trouvé qu'il était fort en collectes. Aujourd'hui, ils trouvent qu'ils en ont pour leur argent.

Aucun curé n'a mieux que lui peut-être, même dans la province de Québec, fourni à ses paroissiens les moyens de faire leur salut, d'observer les commandements et de pratiquer la piété chrétienne. Il a établi des sociétés d'hommes, la congrégation des dames de Sainte-Anne, des Enfants de Marie, le Tiers-Ordre, la dévotion au Sacré Cœur et surtout à saint Antoine. Chaque année, il fait prêcher une retraite aux enfants de son école, et quatre semaines de mission pendant le carême à toute sa paroisse.

Plus d'un missionnaire a constaté les heureux effets, sur les fidèles de Saint-Antoine, de ces diverses organisations pieuses et de cette prédication fréquente des grandes vérités.

Malgré tous les résultats obtenus, M. Deslauriers est encore toute activité et ne songe nullement au repos. Il ne sera satisfait et ses gens n'en auront pleinement pour leur argent, que le jour où il aura bâti la grande école qu'il rêve et payé le dernier sou de sa dernière dette.

Espérons que ce sera bientôt, et souhaitons-lui de longues années!

***

M. J.-M.-A. BROSSEAU

Le premier vicaire de M. Deslauriers fut M. Brosseau, du diocèse de Montréal. Il arriva à Saint-Antoine en novembre 1895, et y demeura jusqu'en 1897. M. Brosseau est né à Standbridge, comté de Missisquoi, le 4 mai 1867, d'Édouard Brosseau, cultivateur, et d'Osithe Brosseau; il fit ses études au séminaire de Montréal, où il fut ordonné par Mgr Fabre, le 11 mars 1891. Secrétaire privé de Mgr Fabre (1891-1892), assistant-aumônier à l'institution des Sourdes-Muettes, de Montréal (1892-1893); vicaire au Précieux-Sang de Woonsocket, R. I. (1893-1895).

Il quitta New Bedford pour aller étudier à Rome, où il demeura jusqu'en 1901, puis à Paris jusqu'en 1902. A son retour, il devint vicaire à St-Louis de France, à Montréal; et, en 1904, fut nommé aumônier au Mont Saint-Louis.

***

M. T. TRÉPANIER

Il succéda à M. Brosseau en 1897, et exerça le ministère à New-Bedford jusqu'en 1901. Il venait du diocèse de Québec. Il a laissé dans la paroisse les souvenirs les plus chers. On parle encore de lui avec reconnaissance; il était aimé, écouté, recherché pour sa piété, sa bonté pour tous, sa constante douceur. On citait tout de lui pour s'édifier: ses sermons si modestes mais si convaincus, ses sourires, ses aumônes, ses attitudes, son silence même. Ses quatre ans de séjour à Saint-Antoine ont fait un bien immense qui se continue.

Il était malheureusement faible de santé, presque toujours souffrant. Mgr Bégin dut le rappeler à Québec. Il y exerça un peu de ministère, et mourut bientôt, après avoir donné jusque sur son lit de mort les plus beaux exemples de résignation et de touchante piété.

***

M. EUGÈNE LEFEBVRE

Demeura trois ans chez M. Deslauriers, de 1899 à novembre 1902. Jeune prêtre plein d'intelligence, de désir de vivre, d'employer à la gloire du ciel et au salut des âmes son zèle et les beaux talents qu'il avait reçus de Dieu,—et que la phtisie arrêta dès l'entrée de sa carrière.

Il naquit à St-Jean d'Iberville, le 8 décembre 1873. Il étudia à Sainte-Thérèse. A la fin de ses études théologiques, il eut de nombreuses hémorrhagies. Mgr Fabre, croyant qu'il allait bientôt mourir, consentit à lui accorder ce qui était l'objet de tous ses désirs: l'ordination sacerdotale,—le 25 juillet 1896. Quelques mois plus tard, grâce aux soins qu'on lui prodigua, et surtout à son énergie, il put exercer le ministère au Sacré-Cœur, à Montréal—deux ans plus tard, il passa à New Bedford.

Il crut, comme son évêque lui-même et comme son médecin, que son séjour au bord de la mer et dans le climat plus clément du Massachusetts, pourrait le guérir.

Vain espoir. Il travailla pourtant trois ans à

Saint-Antoine. Sa bonne nature, son tempérament sympathique,—on pourrait ajouter, son expression de souffrance, eurent vite fait de lui conquérir tous les cœurs. Il savait enseigner, comme il savait plaire, et comme il savait faire aimer l'Église et Dieu.

Ses médecins pensèrent qu'un climat plus sec lui conviendrait mieux encore et ils l'envoyèrent dans le Colorado. L'idée était heureuse.

Sans s'y guérir complètement, il put pendant près de dix ans y exercer un ministère très fructueux. Il fut d'abord vicaire et missionnaire à Walsenberg, puis aumônier de l'hôpital Saint-François de Colorado-Springs, puis rappelé à Walsenberg où il fut curé deux ans, et où il bâtit une magnifique école.

Il y mourut l'année dernière.

***

M. O. SYLVAIN

Pendant quelques mois, en 1901-1902, M. Sylvain avait été le compagnon d'apostolat de M. Lefebvre, à Saint-Antoine. Ils quittèrent la paroisse presque en même temps.

M. Sylvain venait du diocèse de Rimouski, avait étudié à Ottawa, où Mgr Smeulders l'avait ordonné le 24 décembre 1892. Il fut tour à tour vicaire à Notre-Dame de Fall-River, pendant quatre ans, à Sandusky, Ohio, de 1897 à 1906,— et au Sacré-Cœur de New Bedford.

***

M. NAPOLÉON-A. MESSIER

A Saint-Antoine depuis novembre 1902 jusqu'en octobre 1905. C'est un élève de Saint-Hyacinthe. Il naquit à Freligsburg, dans le comté de Missisquoi; étudia la théologie au grand Séminaire de Montréal, et fut ordonné, le 19 décembre 1896 par Mgr Emard.

Comme il parlait également le français et l'anglais, il fut d'abord envoyé dans une paroisse mixte: à Ashton, R. I. Il y demeura jusqu'en 1899. Il travailla ensuite à Ste-Anne de Woonsocket, passa quelques mois à Centreville, et se rendit de là à New Bedford.

En 1905, il fut nommé curé—fondateur de la paroisse de St-Joseph d'Attleboro. Il y bâtit un

magnifique *soubassement*, y fonda une école qu'il confia à des religieuses; sa paroisse marchait avec une prospérité admirable, quand il la quitta, en 1910, et partit pour Rome, où il étudia deux ans.

A son retour, dans l'été de 1912, il fit un peu de ministère dans le diocèse de Manchester, jusqu'au moment où Mgr Feehan lui confia, en décembre dernier, la paroisse récemment fondée à New Bedford par le R. M. Valois.

C'est là qu'il exerce encore son ministère avec tout le succès que méritent ses talents et son activité.



M. L.-P. CANUEL

Il ne fit guère que passer à Saint-Antoine, en 1903. C'est un élève de Rimouski, ordonné par Mgr Blais, en 1897. Vicaire à Port Daniel (1897), à Grande-Rivière (1898), aux Trois-Pistoles (1899); curé de St-Alphonse-de-Caplan (1899-1902); desservant de Notre-Dame de Phenix, R. I., après être passé à New Bedford; assistant

curé de Cacouna (1905), à l'Ile-Verte (1906), enfin curé de St-Cyprien de Témiscouata.

***

M. A. H. SERVAIS

Lui aussi ne fit qu'un court séjour chez M. Deslauriers,—cinq mois à peine. Il eut pour successeur

***

M. G. CAIN

Celui-ci est encore vicaire dans une paroisse de New Bedford, et a été desservant d'Attleboro pendant quelques temps, après avoir quitté Saint-Antoine.

Sa paroisse natale est Saint-Paul de Rouville, où il naquit le 4 octobre 1870. Il fit ses études classiques à Nicolet, sa philosophie au Séminaire de Montréal et à Marieville. Mgr Decelles l'ordonna le 15 avril 1901. Après avoir enseigné un an à Marieville et exercé pendant une autre année le ministère à Saint-Jude, il passa à New Bedford.

Il aimait beaucoup le ministère auprès des enfants et de la jeunesse. Les jeunes gens parlent encore des clubs de jeu qu'il a organisés, des séances dramatiques qu'il a préparées, du succès des soirées de toute sorte dont il était l'âme et l'entrain.

M. Cain est grand, avec de larges épaules, une allure militaire. Sous son air de sévérité, se cache une grande indulgence; dans les accents d'une voix tranchante, passent des percées de douceur; dans son ton de réserve se dissimule le plaisir cordial de l'expansion; la glace une fois brisée avec lui, on est en pleine amitié chaleureuse. Dans ce grand corps de colonel, il y a une âme de bon vicaire.

***

M. D.-M.-A. MAGNAN

Est prêtre depuis 1886. Tour à tour vicaire, curé, professeur, publiciste, grand voyageur, on peut dire qu'il est une des illustrations de la cure de Saint-Antoine.

Il est né à Saint-Ursule, comté de Maskinongé le 28 septembre 1863. Il commença son minis-

tère aux Éboulements, dans le diocèse de Québec, auquel il appartient, le continua l'année suivante à la Baie St-Paul, et, un an après, à la cathédrale de Chicoutimi. C'est de là qu'il partit pour Rome, où il étudia trois ans. Il fut nommé, à son retour, professeur au Collège de Lévis, puis curé de Saint-Gilles, où il demeura trois autres années. De là, il passa aux États-Unis, et fut vicaire chez Mgr Prévost, à Fall-River, jusqu'en 1902, puis à Saint-Roch en 1903. Certaines considérations le poussèrent à partir pour l'Ouest, et il devint curé de St-Jean-Baptiste de Muskégon, Michigan (1903-1905), de Sainte-Marie de Manistee (1906). C'est de là qu'il arrivait quand il entra à New Bedford pour y demeurer cinq ans.

Il retourna à Rome en 1910. Il en revint l'année dernière, et il exerce depuis ce temps le ministère à Notre-Dame de Lévis.

M. Magnan a publié plusieurs ouvrages et un grand nombre d'articles de journaux. Il a pris une part très active dans l'organisation et l'œuvre des sociétés nationales canadiennes-françaises aux États-Unis.

M. C.-L. BÉDARD

A passé près de deux ans à New Bedford, d'octobre 1909 à août 1911. Il succéda à M. Cain et fut l'infatigable compagnon de M. Clerk, pendant le voyage de M. Deslauriers en Europe. Il est passé, l'an dernier, de New Bedford à Lowell, où il exerce encore son apostolat. C'est un élève de Marieville et du grand Séminaire de Montréal, ordonné à Saint-Hyacinthe par Mgr Decelles, le 23 septembre 1899.

Il est âgé de trente-six ans. Ses années d'enseignement à Marieville lui ont permis de satisfaire son goût pour l'étude, et l'ont aiguisé. C'est un homme de beaucoup de lecture, à la parole facile, et qui suit constamment avec intérêt le mouvement social, littéraire et religieux d'Europe et d'Amérique.



M. CHARLES CLERK

Ce dernier est entre tous le pilier de la cure de Saint-Antoine depuis 1903.

Il a comme compagnons, en ce moment MM.

J.-N. Hamel et V.-O. Massé, deux jeunes prêtres qui ont débuté à New Bedford dans l'apostolat. Tous deux appartiennent par naissance au diocèse de Fall-River.

M. Clerk est né à Montréal. Il est un des petit-fils du célèbre rédacteur de l'ancien *True Witness*.

Il fit ses études classiques à Nicolet, et sa théologie à Montréal.

La théorie de M. Clerk semble consister à faire le plus de bien possible, avec le moins de bruit possible. Aussi bien, le ciel semble l'avoir doué tout exprès pour son œuvre: il vint au monde avec des dispositions au calme, à une lenteur réfléchie et à l'embonpoint. De ces trois qualités, il a développé la première, a discipliné la seconde, et a été impuissant contre l'autre.

Il met en une pratique édifiante la maxime: A chaque jour suffit son mal. Comme il s'occupe beaucoup de son ministère et toujours de ce qui le regarde, il a le temps d'être ponctuel, de visiter et consoler ses malades, de rendre service à ceux qui en ont besoin, d'être bon compagnon et bon conseiller, de réserver pour les travaux

nécessaires une santé qui, malgré des apparences de vigueur, est parfois chancelante.

Quand M. le curé quitte sa paroisse, il s'en va en sûreté, en songeant que M. Clerk le remplace.

Je songe moi-même que peut-être M. Clerk doit se demander quelquefois s'il n'est pas temps pour lui de remplacer un curé pour tout de bon.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

